

# JOURNAL DES DEMOISELLES.

## Instruction.

### NOUVELLES DÉCOUVERTES

## Dans la Lune.

Il y a un an, un des astronomes les plus distingués de notre tems, celui dont l'Angleterre s'honore particulièrement, sir John Herschel, quittant généreusement ses relations, ses amis, son pays, sa position brillante au milieu de ses concitoyens, est allé se fixer pour de longues années avec sa famille à l'extrémité de l'Afrique, au cap de Bonne-Espérance, afin d'étudier en détail cette partie du ciel qui ne se découvre à nos regards que lorsque nous arrivons dans l'hémisphère austral, et qui jusqu'ici n'est pas encore bien connue du genre humain. Certes, ce dévouement est beau, car il est pleinement désintéressé, et il doit commander à tout le monde autant de respect que d'admiration. On ne sait pas assez combien le métier des astronomes est pénible; par combien de détails, d'observations minutieuses, de calculs infinis il leur faut passer pour arriver à une découverte qui se résume ensuite en un mot; il n'y a peut-être pas

de travail où la sublimité dans les résultats soit payée par plus d'aridité dans la pratique. Que l'on imagine ce que c'est que de passer en revue trente ou quarante mille étoiles, de fixer avec une exactitude mathématique leur degré de lumière, leur place dans le ciel, l'heure exacte de leur lever et de leur coucher!... Voilà donc M. Herschel, exilé volontairement à l'autre bout du monde, sacrifiant à l'étude tout le tems de ses nuits, les yeux constamment placés sur le ciel pour y surprendre quelques-uns des nombreux secrets qu'il nous dérobe encore, la pensée uniquement appliquée au perfectionnement de la plus noble des sciences humaines. Que fait un spéculateur durant son absence? Il s'avise de tirer profit de l'intérêt général qu'excite le nom de cet illustre savant, de jouer en même tems sur la croyance, qui commence à s'infiltrer dans tous les esprits, que le ciel n'est pas vide et que les autres planètes sont habitées comme la nôtre, en un mot, de bâtir une intrigue sur les choses les plus respectables; il invente de prétendues découvertes dans la lune, il les orne de tout l'appareil scientifique propre à leur donner un vernis de vérité, il les place sous la responsabilité de M. Herschel, qui est absent et ne le démentira pas; et il les publie! Certes cela est odieux, et il y a bien des faussaires qui méritent moins de blâme que celui-



ci. Le livre s'est vendu, il a circulé partout, on l'a placardé, annoncé, crié; il n'y a pas eu, de tout l'hiver, une seule publication qui ait été enlevée de chez le libraire avec plus d'empressement, qui ait fait plus de bruit, soulevé plus de conversations et de pensées..... vienne maintenant le démenti, qu'importe! le mensonge a eu son bénéfice.

La question : y a-t-il des habitans dans la lune ou n'y en a-t-il pas ? reste donc toujours pendante comme ci-devant. Le public, qui s'était trop hâté de croire ce grand problème résolu, en est quitte pour le regret de son argent perdu et de ses espérances trompées, et rentre de nouveau dans son ancienne ignorance à cet égard. S'il avait mieux su quel était l'état de la difficulté matérielle qui s'oppose à ce que nous puissions examiner à notre gré ce qui se passe à la surface de la lune, il n'aurait pas sans doute si facilement cédé à l'imposture grossière dont il vient d'être victime. Disons donc ici un mot, puisque la circonstance nous y conduit, de ce qu'il faudrait vaincre pour pouvoir distinguer les objets lunaires comme nous distinguons les objets terrestres à l'aide de nos télescopes et de nos lunettes d'approche.

S'il ne s'agissait que de faire des lunettes plus grandes et d'un grossissement plus fort, l'obstacle serait bientôt franchi. Nous habiterions à l'aide de nos yeux la lune et les autres planètes, comme peut-être d'autres êtres qui vivent dans le ciel habitent en ce moment la terre. Mais, ce n'est pas ce qu'il est en notre puissance de faire qui nous manque, c'est malheureusement au contraire ce que toute notre puissance ne saurait faire; ce ne sont pas les instrumens qu'il faudrait rendre plus perçans, c'est la lumière de la lune qu'il faudrait rendre plus vive. Cet astre, dans le milieu d'une belle nuit, lorsqu'il se détache sur le fond noir du ciel, nous paraît assurément doué d'une admirable clarté, telle-

ment que nos yeux ont peine à en soutenir l'éclat. Mais, si au lieu de le regarder à la vue simple, nous le regardons avec une lunette qui l'amplifie d'une manière sensible, nous le verrons pâlir et perdre de sa clarté à mesure qu'il grossira; et si énorme que, par nos moyens d'optique, nous forçons la lune à se montrer, il n'y aura jamais pour éclairer cette grande image que la quantité de lumière que nous recevons naturellement de cette planète. Donc, plus l'image sera étendue, plus la lumière sera faible; à un certain point il faudra de toute nécessité s'arrêter; car l'image sera devenue tellement obscure qu'il ne sera presque plus possible de rien y distinguer. En effet, si l'on y songe sérieusement, de quel éclat ne faudrait-il pas que les habitans de la lune fussent doués, pour que la lumière qu'ils réfléchissent vers la terre fût encore assez intense pour les faire reconnaître, après s'être étendue sur toutes les directions, dans un espace plus de quatre-vingt mille lieues! c'est précisément là le point difficile devant lequel les investigations des astronomes à la surface de la lune demeurent arrêtées aujourd'hui. Ils sont bien les maîtres d'obtenir des grossissemens plus forts; mais pour en pouvoir profiter, il leur faudrait une vue plus délicate et plus parfaite que celle qu'il a plu à Dieu de nous donner en partage; il serait nécessaire d'avoir des yeux capables de discerner les objets, dans une lueur si faible que nous la nommerons presque obscurité, et ce sont là des sens étrangers à l'homme, créé pour vivre dans le jour et non pas dans la nuit.

On annonce comme devant prochainement paraître, un ouvrage en quatre volumes, formant le corps d'armée dont la brochure dont il est ici question n'était que l'avant-garde, et renfermant la suite complète des observations d'Herschel, sur les mœurs des habitans lunaires. Nous espérons que cette seconde mystification n'aura pas le scandaleux succès



de la première, et que si le public ne renonce pas à croire que les hommes puissent avoir des voisins dans le ciel, il renoncera du moins à penser qu'il soit si facile de nouer pleine connaissance avec eux. Jusqu'ici, les champs du ciel sont ouverts à l'espérance et à l'imagination bien plus qu'à la science : consolons-nous de ce qui nous manque comme certitude, avec ce qui nous reste comme liberté de pensée et de rêverie.

R. D.

## Littérature Française.

### REVUE LITTÉRAIRE.

#### *Morale en action du Christianisme.*

Journal des beaux traits inspirés par la religion (1).

Ce recueil, rédigé par des hommes tels que MM. le vicomte Walsh, Charles Nodier, l'abbé Théodore Perrin, etc., etc., formera un ouvrage aussi utile qu'il sera intéressant. La vie des grands saints et des martyrs de l'antiquité, les traits de dévouement qui signalent si fréquemment le passage des ecclésiastiques de nos jours, à travers les villes et les campagnes, y sont racontés en un style élégant ; le langage est aussi pur que les récits. Voilà des titres de recommandation auxquels il semble presque superflu de joindre mon suffrage. Cependant je dirai que l'une des raisons qui m'a portée à vous signaler ce journal, c'est que j'ai la conviction qu'il y a plus de sécurité pour les jeunes personnes à s'instruire par de beaux exemples, qu'à connaître le mal, même pour apprendre à l'éviter.

(1) Voir les annonces, III<sup>e</sup> Numéro.

*Biographie sacrée*, par M. le pasteur Athanase Coquerel, 1 vol. grand in-8°, à Paris, chez Cherbuliez, rue Saint-André-des-Arts, 68.

Cet ouvrage est un dictionnaire historique qui contient des notices étendues et lumineuses sur tous les personnages de l'ancien et du nouveau Testament. Dans ce travail d'érudit, mis généreusement à la portée de toutes les intelligences, bien des difficultés ont été résolues : fruit des labeurs d'un homme d'un grand savoir et plus encore d'une grande conscience, la biographie sacrée est à la fois un guide scientifique et un guide moral indispensable à quiconque veut bien connaître sa religion, et se livrer à l'étude des livres saints. Composée par un pasteur éclairé et tolérant, elle ne contient rien dont l'église catholique se puisse inquiéter. Les travaux de M. Coquerel sur la Bible ont déjà été approuvés par plusieurs membres du clergé romain, entre autres par MM. Greppo, vicaire général du diocèse de Belley, de Bavet, ancien archevêque de Toulouse, et Bonnetty, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.



Littérature étrangère.

*Roméo Montecchi et Juliette Capelletti* sont deux époux de Vérone dont la triste histoire et la mort déplorable, au commencement du quatorzième siècle, ont été célébrées par une foule de romanciers et de poètes. Parmi ceux-ci, une femme eut la première l'honneur de rendre hommage à la tendresse conjugale la plus constante et la plus dévouée; mais on lui contesta cet honneur; et quoique son poème commence par les mots les plus clairs, quoiqu'elle dise formellement : *Il y a cent cinquante ans* (1) « que le fait que je vous raconte arriva, » on veut

que ce poème soit l'ouvrage d'un homme, et qu'il ait été écrit en 1553, c'est-à-dire deux cent-cinquante ans après l'événement qui en est le sujet. Quoi qu'il en puisse être, rien n'est plus intéressant que l'histoire de *Roméo Montecchi* et de *Juliette Capelletti*, mise en vers par l'auteur qui s'intitule: *Clizia, noble Véronaise*, mais qui, selon un usage commun en Italie, cacha son vrai nom sous un surnom académique.

Le poème de *Clizia*, inconnu en France (2) jusqu'à présent, est en octaves, et en vers de onze syllabes. Nous donnons un fragment du premier chant, dans lequel l'auteur peint une sorte de danse par laquelle se terminaient les bals à cette époque reculée.

FRAGMENT ITALIEN.

Come cred'io, da quello antico nato,  
Di cui spesso è tra noi costume ancora  
Porre alla donna l'uomo, e all'uomo a lato  
La donna in cerchio; così s'era allora  
Con le mani ogni amante ivi annodato;  
E al suon di più istrumenti, che tuttora  
Danzando ivi s'udian, lor era avviso  
Trovarsi nei piacer del paradiso.

Nel mezzo della nobil compagnia  
Primo uscì con un torchio acceso in mano  
Un giovin, che con vaga leggiadria  
Una donna gentil prese per mano,  
A cui con riverente cortesia  
Dopo un breve girar sciolta la mano,  
Consegnatole il torchio, il cerchio aperse,  
E rinchiudendol poi fra duo s'offerse.

Quella un altro pigliò, del qual già amore  
Nell'anima le avea l'effigie impressa:  
Così nutriva l'un dell'altro il core  
Un fuoco, un duol, un'allegrezza istessa;  
Sin qu'una per desir soverchio fuore  
Quasi di sé, in un subito dismessa  
La donnesca paura, scelse ardita  
Il nascosto Romeo, del cerchio uscita.

CLIZIA.

C'est encore de cette antique danse, je le crois, que nous vient celle où les hommes et les femmes, placés alternativement les uns auprès des autres, forment un seul cercle. Les mains alors étaient entrelacées; et dansant ainsi au son d'une musique délicieuse, une joie céleste semblait enivrer les danseurs.

Au milieu de cette foule élégante, se place un jeune homme tenant un flambeau allumé; il s'approche de celle qu'il préfère, saisit sa main, lui fait faire quelques pas, puis lui remettant le flambeau, il la salue avec autant de grâce que de courtoisie, et rompant le cercle pour le reformer à l'instant, se place entre deux danseurs.

La femme qu'il a laissée au milieu de la danse choisit à son tour l'homme dont l'image est dans son cœur. Les angoisses, les plaisirs enivrent ainsi toutes ces âmes. Une femme enfin, entraînée par un désir imprudent qui altère sa raison, brave la timidité de son sexe: éperdue, hardie, c'est hors du cercle qu'elle s'élance, et s'empare de la main de Roméo, qui se tenait à l'écart.

Mlle F. R.

(1) *Già cent'anni e cinquanta or son passati.*

(2) Il a été traduit par feu le baron de Guénifey et paraîtra sous peu.



Éducation.

La Fontaine de Sainte-Rose.

I.

Les deux Castels.

Dans ces siècles reculés où la France était hérissée de forteresses féodales, où l'on trouvait des aventures dans tous les carrefours des forêts, et sur les ponts, assez rares, construits tant bien que mal sur les rivières les plus rapides, deux châteaux s'élevaient, à une demi-lieue l'un de l'autre, dans l'une de nos provinces méridionales. Les nobles habitants de ces manoirs voisins descendaient de la même famille; mais semblables aux rejetons d'un arbre qui ont poussé sur la même souche dans une direction contraire, s'éloignant toujours plus l'un de l'autre à mesure qu'ils acquièrent de l'accroissement, les Elvin, en dépit de leur commune origine, étaient ennemis depuis trois générations. Etrangers les uns aux autres, malgré leur voisinage, ils ne s'étaient vus de près que les armes à la main, et pendant bien des années, la plaine qui séparait les deux castels avait été le théâtre de leurs inimitiés sanglantes. Du château de Saint-Pavin on apercevait les tourelles du château de Maclou, s'élevant dans les airs au-dessus de la masse de verdure qui entourait sa base; leurs volées de pigeons se mêlaient fréquemment et se recrutaient tour-à-tour dans les colombiers: exemple d'amour et de douce concorde dont leurs maîtres irascibles ne profitaient jamais.

Depuis long-tems cependant le pays n'était point troublé par cette guerre intestine; nul fait d'armes n'avait eu lieu

entre les Elvin, par la raison fort simple qu'il n'existait plus de combattans, les deux familles étant sur le point de tomber en quenouille, comme on disait alors, pour exprimer qu'il n'y restait plus que des filles. L'héritière du château de Maclou était une jolie personne de quatorze ans au plus, si gaie, si vive et si étourdie qu'on lui avait donné le surnom d'Etiennelette *la ricuse*. Elle n'avait pourtant pas trop sujet de rire puisqu'elle était orpheline de père et de mère, ce qui est certainement fort triste; mais la dame de Vic, sa grand'mère, l'aimait si tendrement que la jeune fille ne pouvait guère s'apercevoir de son malheur; sa légèreté l'empêchait de concevoir des craintes sur l'âge avancé de la châtelaine, et en la voyant gaie, bien portante, sans autre infirmité que d'avoir l'oreille un peu paresseuse, Etiennelette ne pensait même pas que sa grand'mère dût jamais mourir.

Par une conformité de sort assez étrange, l'intérieur du castel de Saint-Pavin était composé à peu près comme celui de Maclou. Le vieux seigneur de Saint-Pavin avait survécu à sa famille, comme sa voisine la baronne de Vic, et, comme elle, il ne lui restait que sa petite-fille, Agnès *la sérieuse*, un peu plus âgée qu'Etiennelette, et plus raisonnable qu'elle, ainsi qu'on le pensera d'après son surnom.

II.

La Promenade du matin.

Par une belle matinée du mois de juin, tandis que la dame de Vic dormait encore, Etiennelette eut la fantaisie de courir les champs seule, et afin d'être plus libre et de ne pas être gênée par ses beaux habits, elle s'affubla du capuchon de toile et de la jupe courte de sa plus jeune chambrière. La petite coquette s'arrêta un instant devant son miroir d'acier



poli pour remarquer que ce costume rustique lui allait à merveille, et qu'elle était bien plus jolie que Fanchon à qui il appartenait ; puis riant au nez de sa gouvernante qui essayait de lui remontrer qu'il ne convenait à son rang ni de se vêtir de la sorte, ni de sortir seule sans dames ni écuyer, Etienne, accoutumée à faire sa volonté, franchit d'un saut les marches de l'escalier, celles du perron, traversa la cour, où se voyait un large puits ombragé par les branches pendantes d'un marronnier, et arriva à la poterne gardée par une sentinelle vigilante. Le pont-levis s'abaissa aussitôt pour laisser passer la damoiselle de Vic qu'on reconnut aisément sous son capuchon de toile ; car personne n'aurait été assez hardi pour la retenir contre son gré.

Etienne, semblable à l'oiseau qui, échappé de sa cage, va se poser d'abord sur la branche la plus voisine, comme s'il voulait essayer la force de ses ailes avant de s'aventurer plus loin, s'amusa, sans s'éloigner des fossés du château, à sautiller çà et là avec un petit chien qui l'avait suivie ; se fiant d'ailleurs à la légèreté de sa course pour fuir au moindre danger, et à la protection des sentinelles armées qui se tenaient sur les murailles ; mais peu à peu la jeune fille s'enhardit à pousser plus loin la promenade matinale, à laquelle son chien paraissait l'inviter. Bientôt elle atteignit un ruisseau qui avait sa source dans le jardin même du château de Maclou : un rideau vert marquait son cours capricieux, et l'on voyait se jouer sur ses bords ces jolis insectes, au corsage effilé, aux longues ailes de gaze verte, dont le vol incertain invite à les saisir. Etienne ne manqua pas de leur donner la chasse, mais ils échappèrent à ses mains impatientes, sans cependant s'éloigner, comme s'ils eussent pris plaisir à se jouer d'elle. Attirée ainsi, en suivant toujours la pente du ruisseau, Etienne descendit avec lui dans un terrain si bas qu'elle

n'apercevait même plus les girouettes du château de Maclou. Devant elle, la campagne dégarnie d'arbres laissait apercevoir une masse imposante de bâtimens entourés de hautes murailles qu'elle supposa devoir être le château de Saint-Pavin, quoiqu'elle n'y vit point de sentinelles. Elle s'en trouvait si rapprochée qu'elle put remarquer que le pont-levis était abaissé, que la porte principale restait ouverte, et que chacun paraissait entrer et sortir librement, au lieu de se tenir sur le pied de guerre, comme on faisait dans le château de Maclou.

La jeune fille, s'imaginant qu'une pareille sécurité annonçait la force des ennemis de sa famille, commença à trembler, car elle savait que plus d'une Elvin de Maclou avait été faite prisonnière par les seigneurs de Saint-Pavin, et que, si elle tombait entre leurs mains, elle n'en sortirait qu'à l'aide d'une forte rançon, à moins que la cruauté ne l'emportât sur l'avarice. Sa première pensée fut de prendre la fuite ; mais un cercle de bergers et de bergères qui se reposaient à l'ombre d'un chêne l'en empêcha, elle comprit que ce serait éveiller leurs soupçons, et qu'il valait mieux se retirer doucement, jusqu'à ce qu'elle les eût perdus de vue. Elle allait effectuer ce projet, lorsque son petit chien, gâté comme sa maîtresse par une excessive indulgence, s'avisait de chercher querelle à un gros chien qui gardait des moutons. Etienne prit une branche d'arbre pour protéger son compagnon, les bergers et les bergères, qui n'étaient guère plus raisonnables intervinrent dans la querelle, et menaçaient déjà l'imprudente Etienne, lorsque de nouveaux acteurs parurent sur la scène : c'était Agnès de Saint-Pavin accompagnée d'un vieil écuyer. Elle montait un palefroi aussi blanc que la fleur de l'aube-épine, et le faucon qu'elle tenait sur le poing annonçait qu'elle partait pour la chasse. Elle demanda aux bergers de quoi il s'agissait.



« Cette fille et son chien sont venus mettre le désordre dans notre troupeau, noble damoiselle, lui dirent-ils ; les pauvres moutons effrayés se sont jetés dans ces buissons, où ils ont laissé une partie de leur laine. Quand nous avons voulu châtier le chien, cette fille l'a pris entre ses bras, et nous a traités comme si elle eût été une princesse. Laissez-nous lui apprendre qu'un moineau ne se fait pas écouter comme un rossignol.

— Non, non, répondit Agnès, ne la maltraitez pas, le petit chien a eu tort, et elle a eu raison de le défendre. D'où viens-tu, jeune fille ?

— De ce côté, indiqua Etiennette le plus vaguement possible.

— Remontes-tu le ruisseau pour gagner ta chaumière ?

— Oui.... oui, madame.

— Tu es peut-être une vassale de la dame de Vic, ajouta vivement Agnès. »

Etiennette avait grande envie de le nier, mais elle ne l'osa pas, de peur de s'embarasser dans son propre piège. Agnès s'adressant alors à son vieil écuyer :

« Robin, lui dit-elle, je n'irai point aujourd'hui à la chasse, aidez-moi à mettre pied à terre, et remenez au château mon palefroi et mon faucon, je veux prendre le frais dans cette prairie, et peut-être irai-je jusqu'à la chapelle de Notre-Dame-du-Bois pour y faire mes dévotions. Dites à mon grand-père qu'il ne s'inquiète point de mon absence. »

A ces paroles, qui lui apprenaient que la jeune dame était sa cousine, Etiennette la regarda avec une nouvelle attention, surprise de lui trouver un air et un visage tout différents de ceux que son inimitié lui prêtait ; car la dame de Vic, qui regardait cette haine comme inhérente à l'honneur de sa maison, avait élevé sa petite-fille dans les mêmes sentiments ; aussi Etiennette s'était-elle représentée les habitants de Saint-Pavin sous des traits à la fois repoussants et redoutables. Un de ces fantômes créés par son imagina-

tion s'évanouit pour faire place à une belle damoiselle aux yeux bleus, dont la figure douce et bienveillante ne pouvait inspirer que de l'intérêt.

« Quel dommage, se disait-elle intérieurement, que la gloire de nos maisons nous ordonne d'être ennemies ! Nous sommes voisines, à peu près de même âge ; que d'agréables parties de plaisir nous pourrions faire ensemble ! Mais quel est son dessein, et pourquoi m'accompagne-t-elle d'un air pensif ? si elle méditait contre moi quelque trahison ? si elle m'avait reconnue ?... Mais, non, cela n'est pas possible, cet habit me déguise trop bien.... et néanmoins il me tarde d'être sur les domaines de ma grand'mère. »

### III.

#### Les deux Cousines.

Les deux cousines marchèrent pendant quelque tems de compagnie sans se parler, livrées à des réflexions fort différentes. Nous savons déjà quelles étaient celles d'Etiennette ; Agnès ne tarda pas à développer les siennes, en prenant la parole :

« Puisque vous êtes une vassale du château de Maclou, dit-elle enfin à sa cousine, il dépend de vous de me rendre un grand service, et vous pouvez compter sur une récompense proportionnée.

— Quel est donc ce service ? demanda Etiennette avec surprise.

— Toute jeune que vous êtes, reprit Agnès, vous avez sans doute entendu parler de la haine qui subsiste, depuis des siècles, entre les Elvin de Maclou et les Elvin de Saint-Pavin ?

— On m'a bercée avec cette histoire, répondit Etiennette.

— Hélas ! on aurait pu choisir un sujet moins triste, continua Agnès ; n'est-ce pas une chose déplorable que de voir des générations se transmettre la haine et la vengeance, et le sang se révolter contre lui-même ?



— Les Saint-Pavin furent les agresseurs, répliqua vivement Etienne.

— Si tu étais née sur l'autre bord de ce ruisseau, reprit Agnès avec un sourire mélancolique, tu soutiendrais précisément le contraire. Quelle qu'ait été l'origine de ces funestes divisions, elles n'ont fait qu'augmenter par les violences des deux partis; et maintenant qu'il n'y a plus dans l'un et l'autre castel que des enfans et des vieillards, personnages que leur faiblesse devrait rendre au moins inoffensifs, on dit que la dame de Vic se fait un point d'honneur de persévérer dans son inimitié contre nous.

— Est-ce qu'on ne pense pas ainsi au château de Saint-Pavin? demanda Etienne.

— Non, grâce au ciel, répondit Agnès, quoique mon aïeul ait manié l'épée et la lance dans sa jeunesse, quoiqu'il ait rempli le devoir d'un brave chevalier: quand l'âge est venu appesantir son bras et le désarmer enfin, il a chassé en même tems de son cœur tout ce qui pouvait en troubler la paix. Je n'ai appris de sa bouche cette longue histoire de haine et de vengeance que pour la déplorer.

— Mais s'il eût persévéré dans cette haine, qu'auriez-vous fait?

— J'aurais imité la goutte d'eau qui, à force de tomber à la même place, finit par creuser le rocher le plus dur, j'aurais mis sans cesse sous les yeux de mon grand-père le tableau intéressant d'une famille tendrement unie, je lui aurais prouvé qu'il est plus doux d'aimer que de haïr, puisque l'un est le partage des anges et l'autre celui des démons. Ah! si Etienne de Vic pensait comme moi, si elle employait l'empire qu'elle a, dit-on, sur sa grand-mère, qui ne lui refuse jamais rien, pour lui inspirer des sentimens de paix et de concorde, il y a long-tems que nous serions l'une à l'autre des amies dévouées, de véritables sœurs.

Etienne tout attendrie s'écria, sans penser à son déguisement :

« Oh! je veux que nous le soyons, je le veux! conseillez-moi, ma chère Agnès.

— Que dites-vous? répartit Agnès, vous seriez?... »

— Oui, je suis Etienne de Vic, pourquoi craindrais-je de l'avouer?

— Etienne de Vic sous cet habit?

— C'est une fantaisie; n'en avez-vous jamais?

— Il ne m'en est pas encore venu de semblable, poursuivit Agnès en souriant, mais c'est que je suis plus âgée que vous.

— Grâce à cet habit, j'ai pu me trouver impunément jusque sous les murs de votre château, quoique je reconnaisse à présent que je n'y courais aucun péril; mais vous, où prétendez-vous aller? Nous approchons de Maclou, et je n'oserais compter sur les dispositions de ma grand-mère à votre égard.

— Je n'y compte pas beaucoup non plus, dit Agnès, mais elle ne me connaît pas; cette circonstance m'enhardit à poursuivre mon dessein: oubliez-vous que je vous ai demandé un service? Il consiste précisément à m'introduire dans le château de Maclou.

— Vous ne parlez pas sérieusement?

— Très-sérieusement. Il faut que j'aie puiser de l'eau dans la fontaine de Sainte-Rose, qui se trouve au milieu de votre jardin. Cette eau est si salubre aux vieillards, que celui qui en boit est sûr, dit-on, de prolonger sa vie au-delà d'un siècle. Mon aïeul approche de quatre-vingt-dix ans; hélas! c'est un âge si avancé... je tremble chaque matin que le jour qui commence soit pour lui le dernier; c'est pourquoi j'ai résolu de procurer à mon grand-père de l'eau de Sainte-Rose.

— Ma grand-mère est bien vieille aussi, répliqua Etienne; mais elle se porte si bien, que je n'avais pas songé à compter ses années; et, vous m'y faites penser, chaque matin elle boit un verre d'eau de la fontaine: c'est pour cela sans doute qu'elle conserve sa fraîcheur. Ne vous exposez pas inconsidérément, je



tâcherai de vous en envoyer en cachette le plus tôt possible.

— Oh ! vous ne savez pas tout, belle cousine : pour que cette eau agisse aussi efficacement que je le désire, il faut qu'elle soit puisée par une Elvin de Saint-Pavin. Vous connaissez l'histoire de sainte Rose ?

— Je la sais comme on la raconte parmi nous, répondit timidement Etiennette ; mais peut-être votre version est-elle différente, car on dit que cette fontaine est l'origine des longues querelles de nos deux maisons. Apprenez-moi d'abord ce que vous en savez.

— Rose de Saint-Pavin vivait comme une sainte dans le château de ce nom. Elle s'était consacrée au ciel sans se retirer pour cela dans un monastère, faisant de sa chambre une véritable cellule, ne souffrant sur sa personne aucune parure mondaine, jeûnant et priant avec autant de zèle et d'austérité qu'un ermite, et se déchirant les doigts à travailler à de rudes étoffes pour habiller les pauvres. Son père tomba dangereusement malade. En faisant pour lui une servente prière, Rose entendit une voix qui lui disait : « Rends-toi à la pointe du jour dans le jardin du château de Maclou, où il y a une source cachée sous des buissons de seringat, dépouille-toi de tes vêtemens, plonge-toi dans cette eau, n'en sors qu'après avoir récité trois fois l'oraison de sainte Rose, ta patronne, le ciel fera le reste. »

Bien qu'on fût dans le cœur de l'hiver, elle n'hésita point à suivre cet avis, qu'elle pensa venir de sainte Rose elle-même. Elle arriva donc un peu avant le jour au château de Maclou, et ayant fait part de son dessein à la femme du jardinier, elle la pria de la conduire à la source sans éveiller les habitans du château. La jardinière y consentit ; mais cette femme, qui s'était tenue à l'écart pendant que la pieuse damoiselle se déshabillait, trouva bon d'emporter ses vêtemens ; et Rose avait à peine répété trois fois sa prière,

qu'elle se trouva entourée des dames du château, averties par la jardinière, afin de s'amuser de l'embarras de Rose. Elles pensaient que l'excès du froid l'obligerait à sortir de l'eau en leur présence ; mais la vierge aima mieux mourir : elle croisa ses mains sur sa poitrine, s'enveloppa de ses longs cheveux, et s'enfonça sous l'eau afin de se mieux cacher. On l'en retira morte peu de momens après. Les Saint-Pavin ne pardonnèrent jamais cette barbarie à leurs parens les Maclou ; et le trépas de Rose n'a été vengé que trop de fois !

— Et toujours injustement ; car on soutient dans ma famille que la mort de Rose de Saint-Pavin fut simplement occasionnée par ce bain pris imprudemment dans une saison si rigoureuse.

— Quoi qu'il en soit, continua Agnès, la généreuse intention de cette jeune vierge méritait bien que Dieu bénît cette source dans laquelle elle avait trouvé la mort pour prolonger la vie de son père, et je ne serais pas digne de porter comme elle le nom de Saint-Pavin, si j'hésitais, pour le même motif, à m'exposer à un bien moindre péril. »

#### IV.

##### La Châtelaine.

Au moment de franchir le pont-levis du château de Maclou, Etiennette, appuyant une main sur le bras de sa compagne, la pria de bien réfléchir à ce qu'elle allait entreprendre. « Songez, lui dit-elle, qu'il ne dépendrait peut-être pas de moi de vous faire sortir aussi aisément que je vous ferais entrer. » Agnès fut inébranlable. Etiennette la conduisit d'abord dans sa chambre, reprit le costume de son rang, et les deux cousines arrangèrent une petite histoire propre à satisfaire la curiosité de la baronne. Ensuite, laissant Agnès dans la salle d'honneur, qui servait en même tems de salle à manger, comme l'annonçait une longue table toute dressée, Etiennette entra dans



l'appartement de sa grand'mère pour recevoir sa bénédiction.

— Tu es allée te promener de grand matin, petite, lui dit la vieille dame, j'espère que tu n'as point perdu de vue les murs du château, car tu sais que nos ennemis ne sont pas éloignés, et je serais au désespoir si tu tombais entre leurs mains. As-tu rapporté beaucoup de fleurs, de nids d'oiseaux et de papillons?... ce sont là les trésors de ton âge.

— J'ai rencontré mieux que cela, grand'mère. Une jeune fille à peu près de mon âge, une noble damoiselle qui a entrepris une longue route pour venir vous demander de l'eau de la fontaine de Sainte-Rose.

— Eh! que veut-elle faire de cette eau, Etienne?

— Elle vous l'apprendra elle-même, si vous lui faites la grâce de l'entendre; car elle vous attend dans la salle d'honneur.

La dame de Vic s'y rendit appuyée sur l'épaule de sa petite fille. Cette dame était d'une taille majestueuse, que l'âge n'avait que légèrement courbée. Plusieurs suivantes marchaient derrière elle, prêtes à exécuter ses ordres. Après avoir rendu à Agnès sa profonde inclination, elle lui demanda son nom, celui de son pays, et pourquoi elle désirait de l'eau de Sainte-Rose. Agnès répondit aux deux premières questions suivant la petite fable dont elle était convenue avec Etienne, puis elle ajouta :

« J'ai entendu parler de la vertu de cette eau qui passe pour prolonger la vie des vieillards : mon aïeul a déjà parcouru une si longue carrière, que la crainte de le perdre m'agite péniblement. C'est pour lui que je suis venue vous demander de cette eau précieuse.

— Quand chaque goutte serait de la valeur d'une perle, répondit la baronne, je n'en refuserais point à une jeune dame qui manifeste des sentiments si louables. Vous en emporterez, ma fille, autant qu'il

vous plaira; mais auparavant prenez place à ma table, une pèlerine si pieuse mérite d'être traitée avec honneur. »

Agnès obéit, et se plaça à la droite de la bonne dame, en échangeant un coup-d'œil d'intelligence avec Etienne. A la même table se trouvait le chapelain, le sénéchal, le capitaine des gardes, et d'autres personnages attachés au service de la baronne. Il y avait aussi deux moines qui faisaient la quête pour leur couvent. Ce n'était pas sans une surprise mêlée d'émotion qu'Agnès de Saint-Pavin se voyait dans un lieu si redoutable à sa famille; et, pénétrée de la bienveillante attention que lui témoignait sa respectable parente, elle commençait à se reprocher de la laisser si long-temps dans l'erreur, lorsqu'un des moines s'avisa de faire l'éloge de l'hospitalité de Robert de Saint-Pavin. A ce nom, la physionomie de la baronne changea tout-à-coup, un éclair d'indignation partit de ses yeux.

« Moine mal appris, s'écria-t-elle, qui te donne la hardiesse de prononcer devant moi ce nom détesté? sais-tu que dans ce château on ne l'entendit jamais qu'accompagné des imprécations qu'il mérite? Bien que je ne sois qu'une femme, apprends que je n'ai point dégénéré de l'énergie de mes ancêtres. »

Etienne baissa tristement les yeux; Agnès, partagée entre la crainte et le ressentiment, se leva tout-à-coup de sa place.

« Où allez-vous? reprit la dame de Vic d'un ton radouci; ce que je viens de dire ne vous concerne pas. Il s'agit d'une maison avec laquelle la mienne fût constamment en guerre, tant qu'il s'est trouvé de part et d'autre de vaillantes mains; mais aujourd'hui il n'en reste plus que la vieillesse et l'enfance, ajouta-t-elle en soupirant.

— Ne pouvant plus faire la guerre, vous ferez peut-être la paix, répondit timidement Agnès.

— Non, non, répliqua la baronne, la haine, bien qu'impuissante, est toujours



la haine. Dans nos cœurs, elle survivra à la vengeance comme les ruines d'un monument lui survivent.

— Il arrive quelquefois que de faibles mains s'emparent de ces ruines pour en bâtir de simples et paisibles demeures, continua Agnès, peut-être un jour...

— J'ignore ce qu'il en sera de la génération prête à me remplacer, interrompit la vieille dame, mais ce sera un lâche cœur que celui qui abandonnera la querelle des siens.

— Ce sera un noble cœur celui qui pardonnera les injures, répliqua Agnès d'une voix faible. »

La châtelaine aurait mal accueilli cette observation, si son oreille, un peu dure, lui avait permis de l'entendre. Cependant Agnès intimidée, ne se souciant point de prolonger son séjour à Maclou, allait demander la permission de se rendre sur-le-champ à la fontaine, lorsque la baronne, qui s'intéressait vivement à la jeune étrangère, l'emmena dans son appartement le plus retiré avec Etienne. Là, la dame de Vic invita les deux damoiselles à se livrer sous ses yeux au plaisir de la danse et de la musique. Il était impossible de déployer plus de grâce et d'agilité qu'Etienne; ses petits pieds ne faisaient qu'effleurer la natte de jonc qui servait de tapis; mais Agnès l'emporta en chantant et en jouant du luth comme aurait pu le faire un ménestrel. S'étant assise devant un métier à tapisserie, une rose y naquit sous ses doigts tandis qu'elle racontait un naïf et gracieux fabliau, trouvé dans sa mémoire qu'on avait pris soin d'orner, talent qu'Etienne, qui passait trop de tems à courir, était bien loin de posséder. La baronne se sentait entraînée vers la jeune étrangère, mais ce qui acheva de la lui faire aimer, ce fut le récit ingénu que fit Agnès de l'utile emploi de ses journées. La dame de Vic aurait bien voulu donner à sa petite-fille une compagne si digne de lui servir de modèle, mais il ne paraissait pas probable

que cet aïeul, qui était si cher à Agnès, consentit jamais à s'en séparer. La baronne lui permit enfin d'aller avec Etienne puiser de l'eau à la fontaine de Sainte-Rose, et, demeurée seule, la vieille dame cherchait parmi ses bijoux quelque bague précieuse pour en faire présent à l'étrangère, quand on annonça la visite d'un vieux chevalier qui demandait avec instances à embrasser les genoux de la châtelaine.

## V.

### Le Suppliant.

Le vieillard qui se présentait au château de Maclou, ayant déclaré qu'il était de noble lignage, quoiqu'il fût désarmé et sans suite, la baronne se plaça pour le recevoir dans son fauteuil d'apparat, entourée de ses dames et de ses pages. Elle vit avec étonnement un homme affaîssé par l'âge, vêtu suivant la mode des personnes de condition, mais la tête nue et le cou entouré d'une corde.

« Dame de Maclou, lui dit-il d'une voix cassée, vous voyez devant vous le sire de Saint-Pavin, Robert Elvin, votre ennemi.... »

— Grand Dieu! interrompit-elle avec effroi, je suis trahie!

— Tranquillisez-vous, répliqua le vieux seigneur, aucun danger ne vous menace. Ne voyez-vous pas que c'est moi, misérable vieillard, qui me trouve en votre puissance? Je viens me livrer moi-même. Oui, je suis votre prisonnier, faites de moi ce que vous voudrez, mais rendez la liberté à ma fille, rendez mon Agnès à ses vassaux qui la chérissent! contentez-vous de l'humiliation de votre ennemi: que ce dernier sacrifice apaise enfin votre haine.

— Par le salut de mon âme, répliqua la baronne, il faut que l'âge vous ait troublé la raison, je n'ai ni vu ni entendu parler de votre fille.

— Vous tenteriez en vain de me tromper; un moine, qui s'est assis ce matin



à votre table, m'a tout raconté ; j'ai reconnu ma fille au portrait qu'il m'en a fait. Comment est-elle venue ici ? comment a-t-elle osé s'asseoir si près d'une ennemie ? je l'ignore, mais je n'en ai pas moins sujet de craindre. Ayez donc quelque compassion d'un père qui vient s'offrir lui-même pour la rançon de son dernier enfant. Ma fille ne vous a point offensée, mais, moi, je vous ai fait beaucoup de mal dans ma jeunesse. J'ai croisé le fer avec vos fils et votre époux, et si je ne les ai point privés de la vie, c'est que le ciel a eu pitié de moi ; il prévoyait qu'à la fin de mes jours j'aurais besoin moi-même de votre miséricorde. »

Tout le monde était ému de cette scène, jusqu'à la baronne qui s'étonnait qu'un Elvin de Saint-Pavin la trouvât sensible à son affliction. Le retour des jeunes filles ne fit qu'augmenter encore ses bonnes dispositions, Agnès s'étant déjà emparée de son cœur avant qu'elle la connût. Cette dernière, alarmée de voir son aïeul à la merci d'une femme qui, le matin même, avait manifesté des sentimens si hostiles, se jeta en pleurant, d'abord au cou du vieux chevalier, puis aux genoux de la baronne qui ne lui laissa pas le tems d'achever la prière qu'elle lui adressait.

« Tu triomphes, ma fille, lui dit-elle en lui ouvrant ses bras ; la voix du sang, si long-tems muette, se réveille dans mon cœur, et je sens que l'affection va succéder à la haine. »

Elle se leva de son siège, détacha le signe d'humiliation que portait le sire de Saint-Pavin, et l'ayant fait asseoir à côté d'elle :

— Cessons d'être ennemis, Robert, continua la dame de Vic, nous qui avons déjà un pied dans le tombeau, et qui ne tarderons guère à paraître devant le juge des juges. Je ne sais si j'offense les mânes de mes ancêtres en parlant ainsi, mais certainement il me serait aussi impossible de haïr cette jeune fille, que d'abuser de l'état dans lequel je vous vois.

— Pour moi, répond Robert, il y a long-tems que le ressentiment est éteint dans mon ame ; il est mort avec le dernier des chevaliers de Maclou. Loin de songer à dresser des embûches à une veuve, à une orpheline, je proteste que, tant que mon bras a été capable de soutenir le poids d'une épée, je l'aurais volontiers tirée pour leur défense, comme doit le faire tout chevalier loyal. J'accepte donc avec joie et reconnaissance la paix que vous m'offrez ; puisse la bonne intelligence de nos maisons durer plus long-tems que leurs querelles ! Nous sommes mutuellement affaiblis ; faisons comme les oiseaux qui, à l'entrée de l'hiver, oublient leurs divisions et se réunissent, pour mieux résister aux frimas. Une fille de Saint-Pavin fut la cause innocente de nos haines, qu'une fille de la même maison les éteigne pour toujours. »

Depuis, la courte distance qui séparait les deux châteaux fut souvent franchie par les jeunes cousines qui se visitaient fréquemment, unissant leurs efforts pour égayer, par les grâces de leur âge, la vieillesse de leurs parens. Ceux-ci, retenus dans leur manoir respectif par le poids des années, ne se réunissaient guère qu'aux bonnes fêtes ; mais grâce à la paix qui régnait entre eux, ils ne vivaient plus comme des prisonniers, osant à peine se permettre une promenade hors des murs de leur résidence. Tout ce que l'amitié, l'estime et les attentions de la parenté et du voisinage peuvent offrir de consolations, fut prodigué aux deux vieillards jusqu'à leur dernier soupir. Ils vécurent encore long-tems, ce qu'on attribua dans le pays à la vertu de l'eau de Sainte-Rose, et ce que nous regarderons plutôt comme l'ouvrage de la concorde ; car, si les mauvaises passions usent la vie, rien n'est plus propre à la prolonger que les vertus douces et sociales.

M<sup>me</sup> JULIE DELAFAYE-BRÉHIER.



# DÉCEPTIONS.

## II.

Nous avons déjà signalé les dangers auxquels peut exposer une imagination exaltée ; nous venons encore indiquer un écueil non moins dangereux, et contre lequel sont aussi venues se briser bien des jeunes personnes dont l'avenir devait être si beau ; car du point où l'on voit la vie à votre âge, mesdemoiselles, on n'aperçoit sur sa longue route que des fleurs, qu'un ciel pur et serein, qu'un chemin uni et facile à parcourir ; on ne voit ni les épines cachées sous ces fleurs, ni les nuages qui troublent parfois ce ciel si brillant, ni les précipices qu'on rencontre à chaque pas sur ce chemin dont l'entrée paraît si belle. Voilà pourquoi vous appelez censeurs moroses, grondeurs ennuyeux ceux qui veulent vous guider, qui vous disent : ne touchez pas à cette fleur, son épine va vous déchirer ; ne partez pas si tôt, l'orage va éclater ; n'allez pas de ce côté, le chemin est glissant, au bord il y a un précipice affreux.

Malgré cela, nous nous exposons encore à votre colère d'un jour, et, dans votre intérêt, nous allons vous raconter un fait qui vient de se passer il y a bien peu de tems ; il aura le double avantage de vous prouver qu'en cédant trop facilement à ce qui flatte la vanité, cette trompeuse qui nous trouve toujours de son avis, on s'expose non seulement à des regrets amers, mais encore au ridicule, qui punit précisément par où l'on a péché, et détruit l'effet des meilleures qualités.

Anna Anderson avait été frappée du plus grand malheur qui puisse arriver à une jeune fille, elle avait perdu sa mère !... Perte immense, perte tellement fatale, que ni l'amour ni les soins d'un père,

quelque bon, quelque tendre qu'il soit ; ne la peuvent réparer ! Certes, un père aime sa fille de toute son ame ; mais il ne peut avoir cette ingénieuse tendresse dont le cœur d'une mère connaît seule le secret ; il ne peut avoir cette surveillance de tous les instans, que rien ne fatigue, que rien ne détourne ; ce regard qui ne saurait être trompé, et qui, couvant sans cesse le jeune objet de ses affections ; devine ses pensées, ses desirs, ses craintes et jusqu'à ses plus passagères impressions.

Anna n'avait que dix ans lorsque sa mère mourut ; son père, sir Anderson, était au service de la compagnie des Indes. A la nouvelle de la perte cruelle qu'il venait de faire, il accourut près de sa fille, résolu à se consacrer tout entier aux soins de son éducation. La vue de la jeune Anna fut un nouveau choc pour son cœur. Anna était le portrait vivant de sa mère ; elle avait ses traits, ses yeux, le son de sa voix. Quoique bien enfant, elle montrait déjà dans ses manières cette grâce qui avait fait de M<sup>me</sup> Anderson une des personnes les plus distinguées des trois royaumes.

Anna bientôt devint tout pour son père ; il concentra sur elle ses affections ; mit ses soins à lui procurer les plaisirs de son âge ; voulut que sa toilette fût des plus recherchées ; ne lui refusait jamais rien... en un mot, il la gâta, et il la gâta mal, parce que naturellement brusque, il se mettait en colère parfois, revenait bientôt, et lui demandait presque pardon de ses emportemens. Aussi miss Anna devint-elle en peu de tems la plus capricieuse, la plus volontaire petite fille qu'on pût rencontrer.

Cependant elle grandissait, et M. Anderson comprit qu'il était indispensable de lui donner des maîtres, de s'occuper de son éducation, de tirer parti des brillantes dispositions qu'elle annonçait. Les professeurs les plus en renommée furent appelés. Douée d'une étonnante facilité, d'une imagination vive et d'une compré-



hension rapide, miss Anna fit bientôt des progrès étonnans dans les sciences et dans les arts. Ses maîtres en paraissaient surpris, et M. Anderson était sans cesse en extase devant sa fille; il ne tarissait pas dans ses éloges, vantait sans cesse sa beauté, ses talens, son mérite, sa supériorité, et nourrissait ainsi en elle ce germe d'amour-propre qui croit avec tant de facilité dans le cœur humain, surtout lorsque jeune encore il n'a été froissé par aucun désappointement.

Cet amour-propre s'accrut encore lorsqu'à son entrée dans le monde miss Anna entendit s'élever un cri général d'admiration. Les plus graves vantèrent son érudition étendue et solide; les plus frivoles se récrièrent sur sa voix ravissante, sur le brillant de ses accompagnemens, sur sa danse légère, et sur ses vives et piquantes réparties. Le bon M. Anderson ne mit alors plus de bornes à son adulation; sa fille devint pour lui une idole à laquelle il voua un culte; et bientôt miss Anna, sans cesse entourée d'un nuage d'encens, s'enivra de cette vapeur si douce, et finit par regarder ces admirations comme un tribut que tous, sans distinction, devaient lui payer.

Elle était dans cette disposition d'esprit lorsque M. Anderson reçut une lettre qui l'obligea à faire un voyage pour des affaires d'intérêt. Son absence ne devant être que de quelques jours, il pensa qu'il pouvait laisser sa fille dans une maison de campagne qu'il possédait à quelques milles de Londres, confiant ce précieux dépôt à la vieille Polly, sa femme de charge. Ce sacrifice lui coûta beaucoup; mais il s'agissait d'une somme si considérable, que la fortune de sa chère Anna pouvait être compromise par une négligence; il n'hésita donc pas. Après avoir installé sa fille, il partit en promettant un prompt retour.

Anna lisait beaucoup de romans, et cette lecture lui avait donné le goût des aventures extraordinaires. Persuadée de

sa supériorité, fière de sa beauté et de son esprit, elle rêvait déjà les partis les plus brillans, et racontait souvent ses espérances à Polly qui était devenue sa confidente. Polly était une vieille fille fort avare, et qui, pour obtenir quelques récompenses de sa jeune maîtresse, flattait ses goûts et sa vanité, au lieu de la rappeler à des sentimens plus raisonnables.

Un jour que Polly présidait à la toilette de la jeune miss, et que celle-ci regardait complaisamment dans un miroir les longues et soyeuses boucles de cheveux qui entouraient et paraient son gracieux visage, Polly s'écria d'un ton admirateur : « En vérité, miss, il n'y a pas dans toute la vieille Angleterre de pair, si noble qu'il soit, qui ne tint à honneur de posséder une épouse aussi belle et aussi parfaite que vous ! »

— Tu erois ? répondit Anna en minaudant.

— J'en suis persuadée, miss, et j'ai mes raisons.

— C'est ton amitié pour moi, bonne Polly, qui te fait concevoir de pareilles folies; ainsi donc tu crois...

— Je ne fais pas que croire, miss, je suis sûre, parfaitement sûre de ce que je dis.

— Vraiment, quand tu serais chargée par quelque grand seigneur de demander ma main, tu ne parlerais pas avec plus d'assurance.

— Ne riez pas, miss, car vous me feriez dire des choses que je ne veux pas dire.

— Comment, des choses que tu ne veux pas dire ? et qu'est-ce donc ? Je voudrais bien le savoir.

— Ne m'interrogez pas, miss, je vous en prie.

— Au contraire, je veux t'interroger : voyons, bonne Polly, place-toi là, près de moi, et raconte-moi ce grand secret.

— Vous allez vous fâcher.

— Non, je te le promets.

— Je suis bien sûre que vous me gronderez, miss.

de Madrid



— C'est donc bien terrible ?

— C'est une chose toute naturelle, et qui ne devrait pas vous surprendre, mais je ne sais comment vous expliquer cela.

— Ah ! tu me fais mourir d'impatience ; voyons, parle, je le veux ! maintenant, vas-tu me désobéir ?

— Puisque vous l'exigez, j'obéis, mais vous vous appellerez que c'est vous qui m'y forcez.

— Sois tranquille, mais parle, parle vite !

— Apprenez donc, miss... ; mais avant tout je vous proteste que ce n'est pas ma faute si j'ai appris ce que je vais vous dire. D'abord je ne voulais rien entendre, j'ai repoussé toutes les offres, et jamais je ne vous en aurais parlé si vous ne m'aviez devinée. Pourquoi faut-il que je vous aime tant que je ne puisse vous refuser !

— Si tu m'aimes véritablement, tu ne mettras pas plus long-tems ma patience à l'épreuve : je te promets d'avance indulgence complète ; voyons, parle, je t'écoute.

— Eh bien ! apprenez donc, miss, que peu de tems avant votre départ de Londres, un de nos plus aimables et plus nobles lords se trouva au *raout* de lady Fitz-Gérald. Vous vous rappelez sans doute quel enthousiasme excita votre voix, combien votre danse fut admirée ; je me souviens que vous revîntes enchantée de votre triomphe, et que monsieur votre père, dans son ravissement, vous répéta cent fois qu'il ne vous avait jamais vue si belle ni si brillante : il en pleurait de joie.

— Oui, je me rappelle cette soirée, mais continue, continue.

— Eh bien ! ce jeune lord, qui ne vous perdit pas de vue un seul instant dans toute la soirée, n'a pu résister à tant de charmes, il a juré qu'il n'aurait jamais d'autre épouse que vous et qu'il mourrait si on lui refusait votre main.

— Je n'ai remarqué personne... mais

pourquoi ce jeune lord ne s'est-il pas adressé à mon père ?

— Il a une excellente raison pour cela ; quoiqu'il soit majeur et maître de la fortune que lui a laissée sa mère, il ne voudrait pas se brouiller avec son père qui doit, outre d'immenses richesses, lui laisser des titres pompeux. Malheureusement on veut le marier à une veuve immensément riche qu'il refuse, et pour se soustraire aux importunités que ce projet lui cause, pour avoir le tems de faire comprendre à son père qu'il ne peut être heureux qu'avec vous, il a feint d'être malade et est allé prendre les bains de mer à Brighthelm. Cet éloignement forcé l'a seul empêché de se présenter, mais le pauvre jeune homme voudrait bien savoir si son hommage vous agréait et si vous n'auriez pas de répugnance pour cette union.

— Je ne sais que te répondre, Polly, je ne connais pas ce jeune lord, et d'ailleurs il me semble que ce n'est pas à moi de décider si cette union est possible.

— Non, sans doute, et votre réponse, miss, prouve toute la supériorité de votre esprit ; mais permettez-moi de vous faire observer que c'est à vous, à vous seule à décider si, votre père y consentant, vous ne refuseriez pas cette alliance ; en un mot si vous permettez qu'on fasse près de sir Anderson les démarches nécessaires.

— Et quel est le nom de ce jeune homme ?

— Je ne sais si je dois me permettre...

— Il faut pourtant bien que je le connaisse au moins de nom.

— Oh ! c'est un nom qui sonne bien à l'oreille, un nom qui a déjà de la célébrité, un nom que la plus fière miss s'enorgueillerait de porter.

— Dis-le-moi et je te donne cette robe de soie que tu trouvais si jolie l'autre jour.

— Merci, miss, merci, mais ce n'est pas ce joli cadeau qui me fait parler, c'est



le désir de vous voir heureuse, de vous voir au rang que vous ennoblirez encore par votre beauté et vos talens.

— Eh bien! c'est?...

— Le jeune lord Dundley, le fils unique et l'héritier du noble duc de N\*\*\*.

— Le fils du duc de N\*\*\*!...

— Lui-même, le plus aimable et le plus beau de nos jeunes lords.

— Tu te trompes, Polly, cela est impossible.

— Que trouvez-vous donc d'étonnant à cela? miss, est-il à la cour une femme qui puisse vous le disputer en beauté, en talens, en grâces? une seule qu'on puisse même apercevoir auprès de vous? Lord Dundley, habitué aux beautés m'au-dières de la cour, a dû nécessairement voir la différence qui existe entre elles et vous; et il s'est rendu à une supériorité incontestable.

Ces flatteuses paroles, sur lesquelles appuyait avec une perfide adresse la rusée Polly, avaient facilement trouvé le chemin du cœur d'Anna. Immobile, les yeux fixes, elle rêvait à tout ce qu'elle venait d'entendre. Le fils d'un des plus grands seigneurs d'Angleterre! le plus riche, le plus renommé des jeunes gens de la cour! à ses pieds, demandant sa main, implorant d'elle un regard, un sourire, un mot!... Sa pauvre tête était bouleversée!... « Oh! non, s'écria-t-elle sortant de sa rêverie, tu me trompes, Polly, c'est impossible.

— Je ne comprends rien à votre incrédulité, miss, et il ne tiendrait qu'à moi de vous prouver que je ne vous trompe pas.

— Et comment!

— Rien de plus facile. Depuis longtemps lord Dundley me persécute pour que je vous remette une lettre; je voulais la brûler, heureusement je ne l'ai pas fait, et je puis...

— Une lettre!... à moi! Y pensez-vous, Polly?

— Certainement, miss, je ne vous en

aurais jamais parlé; mais quand je vois que vous doutez de ma sincérité, que vous me soupçonnez de vouloir vous tromper, je n'hésite pas pour vous prouver vos torts à mon égard. D'ailleurs, elle ne contient rien qui puisse vous offenser; j'en connais le contenu, elle est respectueuse et soumise.

— Je ne la lirai certainement pas.

— Comme vous voudrez, miss, mais vous ne m'accuserez plus de vous faire des mensonges. La voilà, cette lettre; je ne vous la donnerai pas... au moins à présent vous serez sûre que ce n'est point une histoire faite à plaisir.

Après ces mots, Polly se retira, ayant jeté dans le cœur d'Anna des idées que malheureusement son amour-propre, les éloges dont elle avait été si souvent l'objet y firent germer rapidement. Elle se voyait déjà obtenant dans les cercles brillants de la cour de Windsor, ces triomphes flatteurs qui la rendaient si fière dans un monde moins élevé; elle se voyait écrasant, plus encore par sa beauté, sa grâce et ses talens que par son luxe, tout ce que la cour possédait de femmes renommées. Oh! comme son cœur battait vite à cette idée séduisante! comme son esprit, toujours prévenu en sa faveur, expliquait facilement cette aventure extraordinaire! Au lieu de repousser ces idées de grandeur et de faste, si éloignées de la position sociale de son père, elle les caressa au contraire, se complut dans ses extravagantes rêveries, et peu à peu s'habitua à cette pensée: qu'il était tout naturel que l'aristocratie nobiliaire fût vaincue par l'aristocratie de la beauté et des talens.

Toute la journée et toute la nuit se passèrent dans ces combats de l'amour-propre contre la raison, et cette dernière était presque victorieuse, lorsque le matin Anna, en descendant les marches du perron qui conduit de son appartement au jardin, aperçut près de sa porte une lettre qu'elle reconnut, et dont la vue la fit rougir subitement: c'était celle que Polly



qui avait montrée, c'était celle du jeune lord!... Anna se trouvait seule, personne ne pouvait la voir; la lettre paraissait décachetée: qui saurait qu'elle l'avait lue?... La tentation était forte; elle n'eut pas le courage d'y résister, et une première faute la jeta dans cette route fatale où l'on s'égare si promptement, et dont il est si difficile de sortir lorsqu'on y a fait un pas.

Elle ouvrit la lettre, et y lut ce qui suit:

« Charmante miss,

» Daignerez-vous excuser l'imprudente  
» démarche que je hasarde auprès de  
» vous? comprendrez-vous tout ce qu'il  
» y a d'irrésistible dans le sentiment qui  
» m'entraîne? Ah! pardonnez à ma pré-  
» somption; que suis-je en effet pour  
» aspirer à votre main? Ce rang, cette  
» fortune, dont que je ne dois qu'au ha-  
» sard, que sont-ils auprès des char-  
» mes, des talens que vous possédez!  
» Aussi n'est-ce qu'en tremblant que je  
» vous adresse ma prière comme à la di-  
» vinité dont dépend mon destin. On vous  
» a sans doute fait connaître ma position;  
» je crains en contrariant mon père qu'il  
» ne me prive d'une partie de ces avan-  
» tages que je serais si heureux de met-  
» tre à vos pieds; mais il est bon, il  
» m'aime tendrement; et lorsqu'il saura  
» que je ne peux vivre sans vous, lorsque  
» surtout il vous connaîtra, il ne me re-  
» fusera pas son consentement. Veuillez  
» donc m'apprendre si je dois continuer  
» des démarches que je cesserais à l'in-  
» stant même, si j'étais assez malheureux  
» pour qu'elles pussent vous déplaire. Si  
» vous ne repoussez pas mon hommage,  
» j'espère avant peu n'être plus pour vous,  
» miss...

» Un admirateur invisible. »

La lecture de cette lettre donna un nouvel élan aux folles idées d'Anna. Ses rêves d'amour-propre prirent une forme plus décidée, plus distincte. Les premiers conseils de la raison furent étouffés par ceux de la vanité; et la tête toute étourdie de

frivoles, images de luxe et de grandeur, elle ne s'aperçut pas de la faute terrible qu'elle allait commettre, elle se décida à répondre. Sa lettre était ainsi conçue:

« Milord,

» Ma mère, dont je chéris et révère la  
» mémoire, m'a recommandé de ne ja-  
» mais recevoir les lettres des gentlemen,  
» et surtout de ne point leur répondre.  
» Adressez-vous donc à mon père, si vos  
» intentions sont honnêtes, comme vous  
» le dites, *et comme je le désire.* »

Cette réponse fut remise à Polly, qui dès lors devint l'intermédiaire obligée de cette correspondance qui n'en resta pas là. Plusieurs fois cependant miss Anna se repentit de son inconséquence; car, songez-y bien! on ne fait jamais mal impunément, et la punition commence par un mécontentement, un blâme intérieur sur lequel on peut s'étourdir quelquefois, mais auquel on ne peut entièrement se soustraire.

L'absence de M. Anderson se prolongeait; il ne pouvait même indiquer encore l'époque de son retour, et pendant tout ce tems Anna restait sous l'influence des mauvais conseils de Polly, qui, la flattant sans cesse, finissait toujours par obtenir des réponses aux lettres qu'elle apportait.

Ces lettres étaient toujours convenables, mais cependant, sans qu'Anna s'en aperçût, elles étaient devenues plus familières, et ce fut à ce point qu'elle lut un jour sans trop de surprise le *post-scriptum* suivant: « J'ai chargé notre bonne  
» messagère de faire, à Londres, quel-  
» ques emplettes, voudriez-vous être mon  
» banquier jusqu'à ce que je trouve un  
» moyen de vous faire parvenir ce que  
» vous lui avancerez? »

Anna n'hésita pas un moment à remettre à Polly la somme qu'elle lui demandait, sans même s'informer quelles pouvaient être ces emplettes. De ce moment les lettres devinrent plus fréquentes, et les *post-scriptum* étaient tous à peu près conçus dans les mêmes termes; tantôt c'était pour



remettre à des malheureux qu'il avait l'habitude de secourir et qui devaient souffrir de son absence; tantôt il engageait son banquier à faire en son nom un cadeau à la bonne messagère pour reconnaître son zèle et sa discrétion. Dans chaque lettre, le jeune lord annonçait toujours que son père s'adoucisait, et qu'il était sur le point de consentir à une union qui devait faire le bonheur de son fils unique, de l'héritier de ses titres et de son nom.

Sur ces entrefaites M. Anderson revint, ramenant avec lui un jeune parent qu'il présenta à sa fille comme quelqu'un qu'il verrait avec plaisir entrer dans sa famille. Cette nouvelle venait mettre un obstacle aux espérances d'Anna; elle fut reçue par elle avec un mécontentement qui n'échappa pas à M. Anderson. Le jeune homme possédait pourtant toutes les qualités qui pouvaient rendre ce parti avantageux; sa fortune était au moins égale à celle que devait posséder miss Anna, quel pouvait donc être le motif du refus qu'elle paraissait décidée à faire? Tremblant de connaître la vérité, M. Anderson voulut interroger sa fille; celle-ci, pleine de confiance dans les brillantes promesses du jeune lord, persuadée qu'elle allait éblouir son père par l'éclat du rang et de la fortune qui lui étaient offerts, n'hésita pas un moment à tout lui confier et à lui montrer les lettres qu'elle avait reçues.

Plus raisonnable que sa fille, M. Anderson ne crut pas à la sincérité des beaux sentimens exprimés dans cette correspondance; les *post-scriptum* surtout lui parurent singuliers; cependant il résolut de s'assurer de ce qu'il en était, et revint à Londres avec toute sa maison.

Après avoir interrogé Polly qui soutint que les lettres étaient bien de lord Dundley, M. Anderson se rendit chez le duc de N\*\*\*, se plaignit que, pour tromper sa fille, lord Dundley avait basement gagné une servante; alors il mit sous les yeux du duc de N\*\*\* la correspondance de son fils. Le duc affirma que son fils était in-

capable d'une pareille action, et fit comprendre au père d'Anna qu'il ne le regardait que comme un intrigant qui espérait, à l'aide d'une fausse correspondance, s'assurer une alliance à laquelle son rang l'empêchait de prétendre. Justement indigné de se voir soupçonné d'une telle infamie, M. Anderson ne vit à son tour dans lord Dundley qu'un grand seigneur qui croyait que son rang lui permettait de se jouer de l'honneur d'une jeune fille; et il porta plainte aussitôt devant les tribunaux.

Voyez où déjà une démarche imprudente a conduit miss Anna: cette jeune fille, si brillante, si admirée, va être obligée de venir déclarer devant un tribunal, devant un public moqueur, qu'elle a reçu les lettres d'un jeune homme, qu'elle y a répondu, qu'elle a caché à son père une correspondance coupable. Oh! c'était déjà une sévère punition; mais qu'elle fut bien plus terrible encore lorsque, devant la cour et les spectateurs, le jeune duc affirma, sous la foi du serment, qu'on avait audacieusement abusé de son nom et de la crédulité de la jeune miss, qu'il la voyait pour la première fois et qu'il n'avait chargé personne de lui offrir ses hommages. Le magistrat comprit dès lors qu'il y avait là-dessous quelque friponnerie; le motif des *post-scriptum*, si souvent répétés, le mit sur la voie, et, pressant de questions adroites Polly qui avait été appelée en témoignage, il la força bientôt à avouer qu'elle, connaissant l'extrême amour-propre de sa jeune maîtresse, elle avait résolu de l'exploiter; qu'elle était l'auteur des lettres attribuées à lord Dundley, et qu'elle détruisait les réponses qu'y faisait la trop crédule jeune fille.

A ces mots, des éclats de rire se firent entendre dans l'assemblée; mille regards ironiques s'arrêtèrent sur Anna, mille quolibets moqueurs lui furent lancés, et la pauvre jeune fille éprouva une confusion impossible à décrire.

Polly fut renvoyée devant les assises;



cette aventure devint pendant long-tems le sujet de toutes les conversations de Londres : on ne parlait que de *l'admirateur inoisible*, et, honteuse, désespérée, dédaignée par son jeune parent, la pauvre miss Anna fut obligée de se retirer à la campagne et de passer le reste de ses jours loin de ce monde où elle avait été si glorieuse de briller par ses grâces et ses talens.

ADOLPHE JADIN.

LES

## Petits Souliers.

Le 6 janvier 1776, jour de l'Épiphanie, il se passa sur le gaillard d'arrière du vaisseau français *le Hérón* une petite scène assez piquante pour mériter qu'on la raconte. Tous les officiers que le service de l'équipage ne réclamait pas ailleurs se promenaient, causant et fumant sur le pont, lorsqu'un jeune aspirant de marine, montant l'escalier qui conduisait à la chambre du capitaine, parut et s'écria : chapeau bas, messieurs ! voici la reine !..

Et cependant Marie-Antoinette n'avait pas quitté Versailles ; à l'aide d'Asmodée ou de la *seconde rue* des montagnards d'Écosse, on aurait pu voir cette reine en ce moment, dans un coin du château, à l'abri de l'étiquette, son ennemie intime, jouer la comédie en famille, recevant sa réplique du comte d'Artois, et ayant pour souffleur le comte de Provence, tous deux ses beaux-frères. Elle remplissait le rôle principal dans *le Devin du Village*, et chantait :

J'ai perdu mon serviteur,

J'ai perdu tout mon bonheur...

Paroles qu'elle eut depuis l'occasion

de répéter bien des fois sans chanter ! cette pauvre reine qui est déjà tombée dans l'histoire, et qui tombera bientôt dans le drame, aussi poétique, aussi belle et plus pure que Marie-Stuart.

Quelle était donc l'usurpatrice qui ramassait alors, à deux cents lieues de Versailles, le sceptre que la reine légitime abandonnait un instant pour la houlette ?

Hâtons-nous de le dire, il n'y avait là ni fourberie ni crime de lèse-majesté. La royauté que saluait l'équipage du *Hérón* n'était que l'innocente et fugitive royauté de la fève. Elle venait d'échoir, par la grâce du sort, à une jolie petite créole de la Martinique, parente du capitaine ; et qui, sous la conduite d'une vieille tante, allait, comme la *Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, poursuivre, dans la métropole, de vagues espérances de fortune et d'héritage.

Et c'était dommage, en vérité, que la jeune reine ne fût qu'une reine pour rire ; car elle s'acquittait de ses hautes et nouvelles fonctions avec un aplomb et une grâce qu'eussent enviés Catherine II et Marie-Thérèse.

« A genoux ! beau page, disait-elle au  
» jeune aspirant qui l'avait annoncée, ne  
» voyez-vous pas que j'ai laissé tomber  
» mon gant ? — A moi ! mon conseil des  
» ministres, et ne riez pas, messieurs,  
» car le cas à discuter est grave. J'aime  
» mon peuple, entendez-vous, et je veux  
» que mon peuple m'aime ; il s'agit de  
» décider si, pour attirer à mes pieds  
» ses hommages, une rosette bleue sur  
» mes souliers ne siérait pas mieux qu'une  
» rosette blanche. — Comment donc !  
» je crois que mon premier médecin se  
» permet de lancer au nez de sa souve-  
» raine des bouffées de tabac, en guise  
» d'encens ! Qu'un de mes ambassadeurs  
» monte sur l'hippogriffe à l'instant, pour  
» aller voir dans la lune si la raison du  
» bon docteur n'aurait pas suivi ce ma-  
» tin, après boire, le même chemin que  
» celle de feu Roland.... »



Et mille innocentes saillies, mille coquets enfantillages dont tous ces bons marins riaient de si grand cœur et si longtemps, que leurs grosses pipes s'éteignaient oisives entre leurs mains.

Mais, celui de tous qui semblait se réjouir le plus du triomphe de l'aimable enfant, était un vieux matelot breton nommé Pierre Hello, ayant moins de rides que de blessures, qui ce jour-là même avait reçu une médaille d'honneur, tardive récompense de ses longs services ! et qu'à cette considération le capitaine venait d'admettre à sa table, au repas présidé par les deux dames créoles, ses parentes. Joséphine-Marie-Rose, ainsi se nommait la jeune fille, s'était émerveillée depuis longtemps au récit des belles actions de Pierre Hello. Elle l'avait complimenté, caressé, et le cœur du rude vieillard, neuf encore à de pareilles émotions, avait palpité, sous ces caresses d'enfant, aussi fort qu'à la réception de sa médaille d'honneur. C'était lui seul qui la servait ; c'était encore, ou peu s'en faut, lui seul qui veillait sur elle ; car la tante de Joséphine, bonne vieille, clouée sur sa chaise par la goutte, passait tout le jour absorbée dans la lecture de saint Augustin, ne l'interrompant par intervalles que pour dire : « Ici, Minette ! ici, Joséphine ! » quand elle voyait son chat courir dans la cale après une souris, ou sa nièce sur le pont après un rayon de soleil. Mais, élevée comme la plupart des filles de colons, dans la plus large indépendance, Joséphine n'écoutait pas ou feignait de ne pas entendre. Tantôt elle montait aux échelles et se balançait aux cordages, et alors Pierre Hello la regardait d'en bas, prêt, si elle tombait sur le pont, à la recevoir dans ses larges mains, comme il eût reçu un oiseau que la fatigue abat, ou à la repêcher à la nage si le vent l'eût jetée à la mer. Tantôt elle amusait l'équipage oisif par ses chansons et par ses danses, et alors Pierre Hello, attentif, semblait avoir

trouvé tout-à-coup de l'intelligence pour comprendre les vers, et du goût pour sentir la grâce. Le lendemain de l'Épiphanie et de sa courte royauté, l'aimable enfant parut triste et pensif, et le vieux loup de mer se posa devant elle inquiet et silencieux comme un caniche qui voit pleurer son maître. Elle ne put s'empêcher de répondre par une confidence à ce regard compatissant et interrogateur. Une vieille négresse maronne qui passait pour sorcière, et à qui Joséphine portait en cachette du pain dans les bois, lui avait fait une prédiction étrange qui la préoccupait, et dont elle avait retenu les paroles textuelles :

« Bonne petite maîtresse, moi avoir vu » dans la nue grand condor monter bien » haut, bien haut, avec rose dans son » bec... Toi, être Rose... toi, bien mal- » heureuse ; puis toi reine ; puis, grande » tempête, et toi mourir. »

— J'ai été reine hier, ajouta-t-elle, et je n'attends plus maintenant que la tempête qui doit m'emporter...

— N'ayez pas peur, mademoiselle, répondit Hello : s'il arrivait malheur au *Héron*, vous n'auriez qu'à saisir le pan de ma ceinture... là.. comme ceci ; et, avec l'aide de Dieu et de mon patron (un grand saint, voyez-vous ; car il marchait sur l'eau sans enfoncer, ce qui, foi de marin, est un bien beau miracle !), vous aborderiez aussi doucement à terre qu'une goëlette remorquée par un trois-mâts.

Joséphine, un peu rassurée, paya le dévouement du brave homme en lui chantant une romance que personne encore n'avait entendue. C'étaient, quand son départ fut décidé, ses adieux et ses plaintes qu'un jeune créole, son voisin, avait mis pour elle en vers et en musique :

Petit nègre, au champ qui fleuronne  
Va moissonner pour ma couronne  
La négresse fuyant aux bois,  
Marronne,  
M'a prédit la grandeur des rois  
Yingt fois.



Petit nègre, va, qui l'arrête?  
Sera-t-ce déjà la tempête  
Qui doit effleurer si souvent  
Ma tête  
Et jeter mon bonheur mouvant  
Au vent.

Las ! j'en pleure déjà la perte.  
Adieu donc, pour la mer déserte,  
La rivière des Trois-Ilets  
Si verte,  
Où, dans ma barque aux blonds filets,  
J'allais.

Adieu : les vents m'ont entraînée,  
Ma patrie et ma sœur aînée !  
La fleur veut mourir où la fleur  
Est née,  
Et j'étais si bien sur ton cœur,  
Ma sœur !

Mais il est un âge où toutes les douleurs passent légères et fugitives, où la mélancolie du soir sèche au matin comme la rosée ; et Joséphine avait cet âge. Le lendemain, elle dansait encore ; les jours, les semaines s'écoulèrent sans user cette gaité pétulante ; mais il n'en fut pas de même de ses petits souliers. Le dernier bond d'une farandole en emporta les derniers lambeaux. Par malheur, la garde-robe de ces dames était légère ; elles allaient à Paris, et avaient cru devoir, pour la remonter, attendre les conseils de la mode dans son empire. Bientôt Joséphine fut réduite à s'asseoir immobile à côté de sa tante, cachant ses pieds nus sous sa robe, remuant la tête et le corps dans un besoin fébrile de mouvement ; mais n'osant risquer un pas, semblable à cette Daphné des Tuileries dont le buste est vivant encore quand ses pieds ont déjà pris racine. La petite reine pleurerait là, captive comme dans une tour enchantée, et attendant qu'un chevalier, passant, la délivrât.

Ce chevalier passa, et ce fut Pierre Hello. « Laisser nus de si jolis pieds, disait-il avec l'accent de l'indignation ; il faudrait n'avoir pas pour deux liards de cœur ! » Mais si le poète a dit :

*L'indignation fait des vers* ; il n'a pas dit qu'elle pût faire des souliers. Pierre Hello réfléchit, se frappant le front, se grattant la tête, et promenant d'une joue à l'autre, dans sa bouche, ce morceau de tabac que les marins ont l'habitude de mâcher.... enfin, sa *chique* ! C'est un vilain mot ; mais pardon, mesdemoiselles ; il n'y en avait qu'un pour exprimer la chose, et cette chose est trop importante, quand il s'agit de mœurs maritimes, pour qu'un narrateur consciencieux n'en parle pas. La chique est à la pensée du matelot ce que l'aiguille est à l'horloge : quand la pensée va, la chique tourne. C'est qu'aussi il s'était posé une question bien ardue pour un mathématicien novice : *faire quelque chose avec rien*, problème que Dieu lui seul a pu résoudre.

« Un morceau de cuir ! ma pipe et ma médaille pour un morceau de cuir ! » disait-il, avec l'énergie désespérée de Richard III, criant : « Une épée ! mon royaume pour une épée ! » Certes, tous les filets de l'équipage se fussent déployés bien vite à la mer s'il eût connu l'histoire de don Quichotte, et osé se flatter d'avoir la main aussi heureuse que Sancho Pança, qui, jetant ses hameçons aux truites, y voyait mordre des savates. Il chercha, fureta, remua ; sa main passa partout où une souris pouvait passer. Enfin, il poussa un cri de joie, un cri semblable à celui d'Harpagon retrouvant sa cassette, ou de J. J. Rousseau couvant des yeux sa pervenue. Ce n'était pas une fleur, ce n'était pas un trésor que Pierre Hello venait de découvrir ; c'était quelque chose de bien plus précieux, ma foi : c'était une botte ! la botte d'un soldat tué dans un abordage, elle avait roulé dans un coin de la cale, Dieu sait comment ! Depuis elle était restée là portant le deuil de sa sœur jumelle noyée dans la mer ou ensevelie dans le ventre d'un requin, et croyant bien, comme le rat de La Fontaine, que les choses d'ici-bas ne la regardaient plus.



Mais Pierre Hello en décida autrement : se servant de son poignard en guise d'alêne et de tranchet, il perça, il tailla si bien qu'il fit en moins d'une heure... je voudrais bien pouvoir dire qu'il fit une paire de souliers ; mais, par respect pour la vérité, je n'ose... Ce qu'il fit, ce n'était précisément ni des souliers, ni des brodequins, ni des bottines, ni des chaussons, ni des socques, ni des cothurnes, ni des babouches, ni des mocassins ; c'était, dans l'art de la chaussure, une œuvre originale, fantastique, romantique, une chose sans nom ; mais enfin, cette chose sans nom pouvait, à la rigueur, s'interposer comme une armure défensive entre l'épiderme d'un pied humain et le parquet. Le brave Hello courut aussitôt à la cabine de Joséphine, où, après avoir, à grand'peine et aux éclats de rire de la jeune fille, emboîté, ficelé ses pieds nus dans cette bouffonne chaussure, il se releva, croisa triomphalement les bras sur sa poitrine, dit : Voilà ! et une heure après, la bayadère dansait encore, dansait avec un poids à chaque pied, aux applaudissemens de son parterre, conquis cette fois à double titre, car il y avait dans cette danse le mérite combiné de l'art et du tour de force : c'était M<sup>lle</sup> Taglioni et M<sup>me</sup> Saqui résumées d'avance en deux jambes.

Enfin, après une longue traversée, la vigie cria : *Terre !* Et ce fut, je vous assure, une scène vraiment touchante que celle du matelot et de la jeune créole : « Je penserai toujours à vous, et je garderai vos souliers comme un souvenir, comme une relique, disait Joséphine, pour consoler Pierre Hello, qui passait sur ses yeux humides le revers de sa main calleuse. — Oh ! répondait-il en secouant la tête, vous allez à Paris, où de nouveaux amis vous feront perdre le souvenir du pauvre Hello qui ne vous occupera guère. — Toujours ! » répéta-t-elle, entraînée par sa tante. Il la suivit long-tems des yeux : elle se retourna souvent, et il ne pouvait déjà plus l'entendre, qu'elle ré-

pétait encore en agitant son mouchoir : « Toujours, Hello, toujours ! »

Pierre Hello ne put savoir si la jeune fille tint parole, car il toucha bien rarement la terre et fut tué dans la guerre d'Amérique. Quant à Joséphine...

Mais voici, au travers de mon histoire, le grand fleuve de la révolution française qui passe ; fleuve étrange et qu'on ne sait comment nommer : Pactole au sable d'or, Simois teint de sang, Eurotas aux lauriers-roses. Son bruit et sa profondeur vous causeraient des vertiges. Donnez-moi la main, mesdemoiselles ; fermez les yeux et sautons par-dessus...

Bien ! nous voici tombés au milieu de l'empire, et nous sommes à la Malmaison, retraite de la noble et malheureuse Joséphine, veuve, par une séparation légale, de Napoléon vivant encore, mais toujours impératrice et toujours adorée des Français qui l'avaient épousée. eux aussi, dans leur cœur, et qui n'avaient point souscrit au divorce.

Accoudée dans sa chambre sur la boîte d'un piano, elle écoutait en souriant une députation des jeunes demoiselles attachées à sa personne, et qui sollicitaient, tremblantes, la permission de jouer des proverbes au château. « Volontiers, mes enfans, répondit la bonne Joséphine ; je veux même me charger des costumes. Grâce à la générosité de l'empereur, ma garde-robe y peut abondamment fournir. Tenez, voici ce que Marchand vient encore de m'apporter tout-à-l'heure. »

Et elle repoussait négligemment du pied une fourrure étendue sur le tapis. Cette parure était si belle, que M<sup>lle</sup> S. R., la plus jeune des ambassadrices, ne put s'empêcher de dire, en frappant l'une contre l'autre ses blanches mains en signe d'admiration :

« Dieu ! que votre majesté est heureuse ! »

— Heureuse ! murmura Joséphine, heureuse !...

Elle parut rêver un moment, et ses



doigts distraits, errant sur les touches du piano, en tirèrent quelques notes de la romance que nous connaissons déjà :

La fleur veut mourir où la fleur  
Est née,  
Et j'étais si bien sur ton cœur,  
Ma sœur! ..

Puis, secouant les souvenirs qui l'oppressaient, elle se leva :

« Qui m'aime me suive, mesdemoiselles; venez voir et choisir vos costumes. »

Et, précédant le jeune et fol essaim, elle entra dans sa garde-robe. Toutes les jeunes filles ouvrirent alors des yeux émerveillés, comme le fils du bûcheron descendu pour la première fois dans la caverne d'Ali-Baba. Il y avait là des gazes si légères, qu'elles se fussent envolées comme des fils de la vierge sans le poids des pierreries qui les bordaient; il y avait là des mantilles espagnoles, des mezzaros italiens, des peignoirs d'odalisques, tout imprégnés encore des parfums du harem et de la poudre d'Aboukir, et enfin, des robes de madone si belles, que la vierge de Lorette elle-même ne les mettait autrefois que le jour de l'Assomption.

« Prenez, enfans, dit la bonne impératrice, et amusez-vous bien. Je vous abandonne toutes ces belles choses qui vous font ouvrir de si grands yeux, toutes... hormis une seule, car celle-là m'est trop précieuse et trop sacrée pour qu'on y touche. »

Puis, voyant à ces mots la curiosité étincelante sous toutes les paupières : « Je puis cependant vous faire voir ce trésor, » ajouta-t-elle.

Je vous laisse à penser, mesdemoiselles, si l'imagination, cette folle du logis, qui en est la maîtresse à quinze ans, prit ses ébats dans toutes ces têtes enfantines.

Qu'était-ce donc que cette merveille qu'il était défendu de toucher quand on froissait à loisir tant de merveilles?

Une robe couleur du tems, de la lune

ou du soleil, comme dans *Peau-d'Ane*? Cet œuf d'oiseau qui, suivant les contes arabes, est un diamant et peut rendre invisible? Un éventail fait avec les ailes d'un génie de l'Alhambra? Le voile d'une fée, ou bien quelque ouvrage plus précieux encore commandé par l'empereur à l'un de ses démons familiers, le *petit homme rouge* ou le *petit homme vert*? Qu'était-ce donc?

Enfin, prenant pitié de la curiosité impatiente qu'elle venait d'irriter elle-même avec une innocente malice, Joséphine fouilla dans un coin de sa garde-robe impériale et en tira. . . . .

Ce n'était cette fois, mesdemoiselles, ni un cadeau de Napoléon, ni l'œuvre d'un génie : c'était l'œuvre et le présent du marin breton, Pierre Hello; c'étaient les souliers de Joséphine-Marie-Rose.

Car, vous l'avez deviné déjà, l'impératrice Joséphine, et la danseuse aux pieds nus, ne sont qu'une même personne et qu'un même cœur. Quand l'épée de Bonaparte commençait à découper l'Europe comme un gâteau, Joséphine-Marie-Rose Tascher de la Pagerie, heureuse cette fois encore, eut la fève et régna. Elle régna long-tems; mais voilà qu'un jour il se fit tout-à-coup une grande tempête en Europe; les neiges de la Russie se soulevèrent d'elles-mêmes pour retomber en blanc linceul sur nos soldats; les quatre vents nous soufflèrent des avalanches d'ennemis, et il y eut alors en France, aux éclairs du sabre et du canon, et sous les lourds piétinemens de la bataille, des tremblemens de terre aussi forts que ceux des Antilles... Lorsqu'enfin notre ciel redevint calme, la prédiction de la négresse était accomplie toute entière... le grand condor foudroyé avait laissé tomber la rose, et la créole des Trois-Ilets, deux fois reine, était morte dans la tempête!

HÉGÉSIPPE MOREAU.

— 63366 —  
Biblioteca de Madrid



# La Mort d'un Chat,

A MADAME O.

Rien de ce qui naît bon ne vieillit sur la terre ;  
Le plus tendre des chats,  
Georget n'est plus ! Georget, ainsi qu'un chat vulgaire  
Qui meurt, tombé, le soir, de sa froide gouttière,  
A subi le trépas.

Ce n'était pas un chat à guetter et poursuivre,  
Sous les obscurs lambris,  
Quelque rat qui s'oublie à ronger un vieux livre ;  
Superbe et nonchalant, son dédain laissait vivre  
Les rats et les souris.

Car le rusé savait que la main d'Isabelle  
Ne pouvait l'oublier,  
Et des mets qui chargeaient la table maternelle  
Levait, chaque matin, une dîme nouvelle  
Pour l'hôte du foyer.

Tout le jour au regard de sa jeune maîtresse  
Il attachait le sien,  
Et vivant de sa vie, et la suivant sans cesse,  
Sous la grâce du chat il avait la simplesse  
Et la bonté du chien.

Mais l'enfant grandissait ; quand ce fut une femme,  
Et que son œil charmant  
De ses chastes pensées laissa percer la flamme,  
Georget parut comprendre, et de loin sa pauvre âme  
Vit approcher l'amant.

Immobile en ces jours de peine solitaire,  
On eût dit qu'il dormait ;  
Mais son œil, soulevant cette morne paupière,  
Trahissait quelquefois sa rêverie amère,  
Et puis se refermait.

Ayuntamiento de Madrid



Et quand elle quitta l'ombre du Gynécée  
Avec un long soupir,  
Il suivit jusqu'au seuil la blanche fiancée,  
Et voyant, au retour, la maison délaissée,  
Il se mit à mourir.

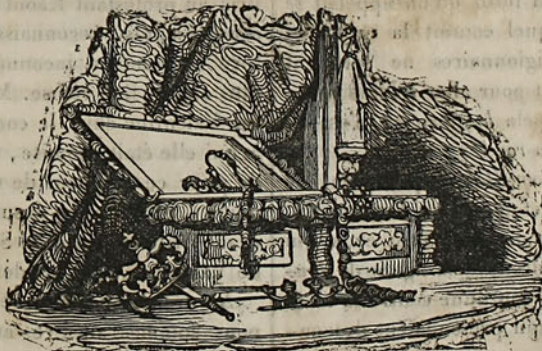
Deux ans il a traîné la flèche envenimée  
De son profond ennui;  
Mais l'ingrate parfois, qu'il avait tant aimée,  
Venait prendre au banquet sa place accoutumée,  
C'était assez pour lui!

Et comme la rosée, avant de fondre, brille  
Au soleil du printemps,  
Du regard qu'en passant le seuil de la famille  
Laisait encor sur lui tomber la jeune fille,  
Il a vécu deux ans.

Et de ce noble ami de votre premier âge  
Qui vous quitte en chemin,  
Il ne vous reste, hélas! qu'une muette image,  
Quelque doux souvenir, et sur cette humble page  
Mes vers sans lendemain.

Hélas! en cette vie où les belles journées  
Se fanent dans leur fleur,  
Puissiez-vous, poursuivant vos jeunes destinées,  
Ne regretter jamais de vos fraîches années  
La première douleur.

ANTOINE DE LATOUR.



Ayuntamiento de Madrid



Revue des Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

*Les Huguenots*, opéra en cinq actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Meyerbeer, divertissemens de M. Taglioni, décors de MM. Séchan, Feuchères, Diéterle et Despléchin.

Vous savez l'histoire de notre pays, mesdemoiselles; vous savez cette époque de guerre civile où le frère se battait contre le frère, le fils contre le père, et où ceux qui commencèrent le massacre avaient pour signe de ralliement une croix à leur chapeau... Alors les femmes ne pouvaient que pleurer sur les vainqueurs et sur les vaincus... Oh! mesdemoiselles, empêchez que ces tems reviennent jamais! apprenez à vos neveux, à vos frères, à mieux comprendre la croix, ce signe de ralliement qui nous commande de nous aimer les uns les autres!

Vous êtes sans doute curieuses de connaître l'origine du mot *huguenot*. J'en ai trouvé plusieurs: je vous soumetts les plus probables. Vous choisirez.

Du *Verdier* dit que ce mot vient de *Jean Hus*, dont les *huguenots* ont suivi la doctrine, comme qui dirait les *guenots de Hus*.

*Pasquier* rapporte qu'à Tours le peuple croyait à un lutin qu'on appelait *le roi Hugon*, lequel courait la nuit: et comme les religionnaires ne sortaient aussi que la nuit pour aller à leurs prières, on les appela *huguenots*, c'est-à-dire disciples du *roi Hugon*.

Enfin *Gui Coquille* dit qu'il vient de *Hugues Capet*, et que, sous François II, on commença à désigner ainsi ceux qui défendaient les droits de la lignée de *Hugues Capet* à la couronne contre la maison des *Guises* qui prétendaient descendre de *Charlemagne*.

Ce que je vous ferai remarquer, mes-

demoiselles, c'est que les seigneurs qui ont eu le plus d'aversion pour les *huguenots*, savoir: le duc de *Montpensier*, le duc de *Guise* et le maréchal de *Saint-André*, ont tous les trois épousé des *huguenotes*; le premier, *Jacquette de Longwic*; le second, *Anne d'Est*; et le troisième, *Marguerite de Lustrac*.

Revenons maintenant aux *Huguenots* de l'Opéra. Au premier acte, nous sommes dans le beau château du comte de Nevers, seigneur catholique. On rit, on boit, on cause. Parmi les convives se trouve Raoul de Nangis, gentilhomme protestant, qui chante les grâces, les vertus d'une belle inconnue. En ce moment, une dame fait demander un entretien secret au comte de Nevers, Raoul de Nangis reconnaît en elle sa belle inconnue, et pour se venger de l'inconvenance de cette visite, il accepte le rendez-vous que lui apporte un beau page de la part d'une dame qui, elle aussi, veut être inconnue.

Au deuxième acte, nous sommes transportés dans les jardins de Chenonceaux, près d'Amboise, chez la princesse Marguerite, la fiancée d'Henri de Navarre. Elle est entourée de ses femmes, elles chantent, elles dansent. C'est alors que Raoul de Nangis arrive, les yeux bandés, amené par le beau page.

Car vous saurez que Marguerite, dans l'intention de réunir les deux partis, veut marier la catholique Valentine de Saint-Bris au protestant Raoul de Nangis, qui accepte; puis, reconnaissant dans sa future cette même inconnue qu'il ne peut plus aimer, il la refuse. Mais la présence de Valentine chez le comte de Nevers, à qui elle était promise, avait pour but de prier ce seigneur de renoncer à leur union, et le refus insultant de Raoul ayant irrité le comte de Saint-Bris, père de Valentine, il lui en demande raison.

Au troisième acte, revenus à Paris, nous sommes au Pré-aux-Clercs. On chante, on danse, on boit, on se promène, on se dispute: ce sont des soldats



huguenots, des clercs, des femmes du peuple, des musiciens ambulans, des bohémien. Une noce traverse cette foule pour se rendre à la chapelle voisine, où Valentine va épouser le comte de Nevers, qui répare ainsi l'outrage qu'elle a reçu de Raoul de Nangis. Bientôt le couvre-feu interrompt les jeux, et les archers font rentrer tout le monde. C'est alors que Valentine qui, après son mariage, a demandé à son mari de passer tout le jour en prières, sort de la chapelle, cherche le vieux Marcel, valet de Raoul, le prévient que son maître court des dangers dans le duel qu'il va avoir avec le comte de Saint-Bris; puis elle rentre dans la chapelle.

Raoul de Nangis et Saint-Bris arrivent accompagnés de leurs seconds. Malgré Marcel le combat commence. Des hommes apostés se précipitent et dirigent leurs bâtons et leurs pieux contre Raoul et ses seconds. Alors des soldats huguenots, à la voix de Marcel, sortent d'un cabaret, menacent Saint-Bris et les siens; puis des clercs catholiques accourent et menacent les huguenots; enfin, les femmes, les filles, les sœurs se jettent entre les deux partis, les séparent, et finissent par se menacer entre elles. Heureusement la princesse Marguerite passe à cheval, précédée de gardes et de pages portant des torches: sa présence arrête les combattans. Une chaloupe élégamment illuminée s'avance. Il y a des musiciens, des pages et des dames. Cette chaloupe vient chercher Valentine, la triste épouse du comte de Nevers, et l'emmène au bruit des fanfares.

Au quatrième acte, nous sommes dans un gothique appartement de l'hôtel du comte de Nevers. Raoul de Nangis, qui connaît l'injustice de ses soupçons, vient en demander pardon à Valentine. Des pas se font entendre, Raoul se place derrière une tapisserie. C'est Saint-Bris, Nevers, Chavannes et d'autres seigneurs catholiques, qui viennent discuter le mas-

sacre général des huguenots, d'après les ordres de Charles IX et de Catherine de Médicis. Le comte de Nevers repousse ce moyen de se défaire de ses ennemis. Des échevins, des quarteniers, des hommes du peuple entrent; Saint-Bris remet son gendre entre leurs mains, et trois moines viennent bénir les armes des catholiques. Valentine restée seule, Raoul de Nangis, qui a tout entendu, veut aller partager le sort de ses co-religionnaires, elle essaie vainement de le retenir. La cloche, *qui ne sonnait que pour les grandes réjouissances*, dit Mézerai, *sonne le signal de la tuerie*: Raoul s'élance du balcon dans la rue, et Valentine reste évanouie sur le plancher.

Au cinquième acte, nous sommes dans la salle de l'hôtel de Sens, splendidement éclairée; tandis qu'ailleurs des huguenots sont égorgés, ici des huguenots dansent des passe-pieds et des sarabandes. Cette fête, en l'honneur du mariage d'Henri de Navarre et de Marguerite, se passe au bruit des gais instrumens, auquel se mêle confusément le bruit de la cloche fatale. En ce moment Raoul arrive tout couvert de sang; les femmes se dispersent épouvantées, les hommes s'arment, et courent défendre leurs frères ou mourir avec eux. La scène change. Nous sommes dans un temple protestant, des femmes, des enfans s'y placent sous la protection du vieux Marcel blessé; Valentine et Raoul se rencontrent. Valentine, dont l'époux est mort dans le massacre, veut sauver Raoul, elle le presse de se faire catholique comme elle, et finit par se faire protestante comme lui; alors le vieux Marcel se revêt du pouvoir sacerdotal et bénit leur union. En ce moment, le bruit des armes retentit au dehors, des torches éclairent les vitraux, les portes sont brisées. Marcel, Raoul et Valentine se tenant par la main s'avancent vers les meurtriers en chantant ce choral de Luther auquel le vieux Marcel attribue une puissance miraculeuse. Les meurtriers reculent d'a-



bord, puis s'enhardissent, et se jettent sur les huguenots qu'ils entraînent. La scène change. Nous sommes sur les quais près du Louvre; la lune éclaire ce tableau; des cris de mort, des coups de feu, des tocsins lugubres retentissent contre les huguenots; Raoul et Marcel viennent tomber mourans; Valentine est là qui leur prodigue ses soins, lorsque Saint-Bris arrive à la tête d'une compagnie d'arquebusiers: « Qui vive! » crie-t-il. « Raoul, ne réponds pas! » dit Valentine. « Huguenot! » répond Raoul. « Feu! » dit Saint-Bris aux soldats... Raoul et Marcel sont tués, ainsi que Valentine qui meurt sur le sein de son père, et Médicis, dans un brillant palanquin, vient jouir de son odieux triomphe.

Le poème des *Huguenots* est un peu compliqué, mesdemoiselles, et à peine s'il me reste assez de place pour faire l'éloge de la musique savante, grave, touchante et dramatique de ce bel opéra. Des décorations magnifiques, de gracieux ballets, une exécution parfaite et le talent des chanteurs ajoutent au succès de ce nouveau chef-d'œuvre du célèbre auteur de *Robert-le-Diable*. F. D. P.

## Beaux-Arts.

### SALON DE 1836.

#### (2<sup>e</sup> ARTICLE.)

Dans mon premier article, je vous ai parlé de batailles, et ne vous ai pas dit un mot des *tableaux de piété*. C'est que les premières, nombreuses et remarquables, m'avaient ébloui; et que les seconds, rares et faibles, m'étaient échappés. Nous allons réparer cette omission avant d'entreprendre la revue des tableaux de che-valet.

*Le Martyre de saint Sébastien.* M. E. Delacroix. Des soldats de Dioclétien s'é-

loignent laissant saint Sébastien pour mort. Deux chrétiennes s'approchent alors du martyr dans l'intention de lui rendre les derniers devoirs; mais, reconnaissant qu'il existe, elles songent à le secourir. L'une d'elles enlève délicatement les flèches dont le corps de saint Sébastien est percé, tandis que l'autre, agitée entre la crainte et l'espérance, suit des yeux la retraite des satellites de l'empereur. Certes, voilà un tableau bien composé, et cependant il inspire le dégoût plutôt que la vénération. Le corps du saint n'est qu'un vilain cadavre posé à terre d'une manière grotesque, les deux femmes manquent de beauté, et leurs ajustemens sont sans goût et sans noblesse.

*La sainte Vierge récitant sa prière.* M. Navez, de Bruxelles. M. Navez compose ses tableaux à l'opposé de ceux de M. Delacroix; dans ses œuvres tout est riche et brillant. Marie, encore enfant, récite sa prière en présence de son père et de sa mère. Marie est agenouillée sur un beau coussin, saint Joachim semble le roi David lui-même, et sainte Anne est parée comme une impératrice romaine. Ce luxe ne s'accorde guère, à mon gré, avec la profession de charpentier qu'exerçait le futur époux de Marie, et l'humble crèche dans laquelle notre Sauveur a voulu naître.

*Saint Thomas.* M. Mercier. Le tableau de l'incrédulité de saint Thomas est composé, je crois, de toute éternité. Combien de fois avons-nous vu le Christ de *trois quarts* découvrant son flanc gauche, et saint Thomas avançant curieusement sa main afin de sonder la plaie. M. Mercier a suivi scrupuleusement l'ornière tracée par ses prédécesseurs, et, outre que son tableau est communément conçu, il est encore faiblement exécuté.

J'en dirai autant du *Martyre de saint Saturnin*, de M. Bezard; de *la Madeleine*, de M<sup>me</sup> de Herein; des *saintes Femmes au tombeau*, où il y a trois anges si longs et si blancs qu'ils m'ont fait peur. Un



*saint Charles Borromée*, de M. Ansiaux, et un *Calvaire*, de M. Delavasl, ne méritent pas non plus de mentions particulières.

Mais laissons en repos ces messieurs, ils sont, pour la plupart, en possession, depuis nombre d'années, de la corniche du grand Salon; occupons-nous plutôt des *Nouveaux Chrétiens*. On en compte de trois sortes dans les arts comme dans la littérature : les rêveurs, qui doivent leurs accès de ferveur au clair de lune, aux brises du matin; chantent sur la harpe d'or des filles de Sion, et ne parlent qu'en style biblique. Les dévots du bon vieux tems, amans des ogives et des vitraux gothiques, n'admettant l'art que dans son enfance, et s'agenouillant devant la moindre guenille du XIV<sup>e</sup> siècle : pour eux, la religion fait partie du costume, le *chapelet* est inséparable de la *bonne dague de Tolède*. Enfin viennent les chrétiens populaires qui, sans avoir jamais lu l'évangile, font du Christ le chef de la section des Brasnus. Cette secte a produit au Salon une assez plate peinture. Notre-Seigneur s'appuie sur la Liberté, laquelle tient dans sa main un globe terrestre avec cette étiquette : *Egalité*.

M. Lehmann est l'interprète du moyen âge, son tableau représente la *Fille de Jephthé*, entourée de ses compagnes, et pleurant sa jeunesse offerte en sacrifice par son père. A ces têtes droites et démesurément longues, à ces draperies lourdes et raides, à ces tons crus, choisis avec un soin dévotieux, à cette affectation d'éviter toute perspective et toute science dans l'engercement des lignes, on reconnaît un peintre d'aujourd'hui visant à la *manière* des artistes de la renaissance.

Dans ses rêveries, M. Signol s'est apparemment figuré qu'il comprenait l'Apocalypse, et qu'à lui appartenait de réveiller les morts avant le jour prédit. Cette illusion d'artiste n'a pas été pour- tant jusqu'à se croire assez fort pour

aborder le grandiose de Michel-Ange; il a pris le jugement dernier au plus *petit-pied*. Les justes et les réprouvés ont chacun un représentant dans ce tableau; l'armée céleste n'y a aussi envoyé que deux anges : l'un blond, qui vient garder le juste; l'autre brun, qui des ténèbres du sépulcre arrache le coupable, pour le traîner au grand jour de la justice divine. Il y a sans doute du talent dans ces deux groupes, mais pas assez pour justifier la présomption qui a présidé au choix du sujet.

Après tant de critiques, j'éprouve un vrai plaisir à pouvoir donner des éloges. *L'Ange gardien*, de M. Decaisne, est un charmant tableau; la figure de l'envoyé céleste, veillant au-dessus d'un berceau, attire les regards de toutes les mères; elles l'admirent, lui sourient; car, dans leurs rêves, elles ne revêtiraient pas d'une autre forme celui dont les ailes protectrices couvrent leurs petits enfans. *Le Tobie* de M. de Balthazard mérite aussi une mention honorable.

*Le Départ de la garde nationale de Paris, en 1792*, par M. Léon Coignet. Les Prussiens avaient dépassé la frontière; la patrie en danger appela ses enfans, et les gardes nationales volèrent à la défense du territoire. Des jeunes hommes qui composaient alors la milice citoyenne, beaucoup étaient enthousiastes des idées nouvelles; d'autres, plus sceptiques, doutaient de ces vertus républicaines si promptement et si chaudement improvisées... Mais tous s'arrachèrent à leur famille, aux douceurs de l'étude, aux habitudes du luxe, aux exigences de leur fortune, et marchèrent du même pas à la rencontre de l'ennemi.

C'est la représentation du départ de la garde nationale parisienne que M. Léon Coignet a mise sous nos yeux, et qu'il a rendue avec un tact parfait et une intelligence admirable des divers sentimens qui devaient agiter cette multitude. Ici, c'est un élégant jeune homme, insouciant



et moqueur, qui accepte avec coquetterie les palmes que lui présente une belle exaltée; là, c'est un fils donnant à sa mère le baiser d'adieu; ah! quelle étreinte! combien ces deux êtres étaient nécessaires l'un à l'autre! Dans les rangs, des soldats déjà pères de famille partent soucieux, non de ce qu'ils vont chercher, mais de ce qu'ils laissent derrière eux. Ce sont là des exceptions: la masse, s'animant au bruit des chants patriotiques, n'est sensible qu'à la haine de l'étranger; ce sentiment est même retracé sur la figure du capitaine avec exagération; la pose manque de noblesse, et l'on y cherche en vain cette perfection de pantomime et d'expression qui, entre d'autres mérites, distingue le talent de M. Coignet.

M. Hesse. *Léonard de Vinci*. Je crois que si j'étais forcée de garder le silence, comme le fut jadis le barbier du roi Midas, j'irais, à son exemple, creuser la terre pour y déposer, non une médisance, mais le tribut d'éloges mérité par M. Hesse. Sans le secours du drame ni de la poésie, sans appeler à son aide ni les émotions religieuses, ni les souvenirs historiques, ni les illusions romantiques, cet artiste est parvenu à composer un tableau délicieux. Ce sont des figures d'un dessin Raphaélesque, c'est un coloris juste et brillant, avec de l'air, du jour, de la vie, répandus à profusion sur cette toile; enfin, c'est la nature, belle, simple et variée, qui fait tous les frais du succès de ce tableau, car la foule, à laquelle on ne l'avait pas annoncé, s'y porte chaque jour davantage.

M. Victor Schnetz a deux tableaux fort remarquables: *la Mort du connétable de Montmorency*, où l'on pourrait désirer plus de noblesse dans les têtes; et *les Funérailles d'un jeune enfant*. Cette dernière scène, qui se passe dans la campagne de Rome, est on ne peut plus touchante.

*La Mort de Henri IV*, par M. Robert

Fleuri, est un tableau de chevalet dont on fait le plus grand cas. En général les tableaux de genre qui ont, cette année, le mérite d'une touche plus franche et d'une exécution plus naïve, ont en même tems le défaut d'être composés sur des sujets triviaux. Il faut cependant excepter de cet anathème *la Prière*, de M. Canon, petite composition où une piété vraie touche le cœur, en même tems que le mérite de la peinture plaît aux yeux.

M<sup>me</sup> ALIDA de SAVIGNAC.

### Correspondance.

Tu as vu bien souvent la lune se lever d'une belle couleur orange, puis jaunir, blanchir, s'avancer et s'élever lentement au-dessus de ta tête. Quel effet cela te faisait-il? à quoi pensais-tu? Moi, je devenais mélancolique, je ne courais plus, je m'asseyais grave et parlais bas comme si j'avais craint de réveiller quelqu'être invisible... je ne pensais qu'à mes années écoulées, à mes parens absens; ceux même qui se trouvaient près de moi, je les plaçais dans des tems passés, et dans des lieux éloignés... je les aimais mieux, alors c'était pour eux, non pour moi... j'étais meilleure... mon imagination n'inventait que des scènes de dévouement, que des paroles tristes... puis je pleurais et devenais pâle comme la lune; ou bien, effrayée par le silence de tout ce qui vit dans la nature, par l'obscurité des ténèbres, je me disais en frissonnant et regardant cette figure argentée qui, elle aussi, me regardait... C'est Dieu qui, pour rassurer l'innocent et retenir le coupable, a donné à la terre cet autre soleil sous la forme d'une figure dont les yeux voient durant la nuit ce que le monde apprendra durant le jour... Oh! que celui dont la conscience craint les regards du ciel doit



être malheureux à cette heure imposante !

Et ne voilà-t-il pas qu'on m'a gâté ma lune ! Un astronome français, M. Nicolet, vient de publier, aux États-Unis, sous le nom d'Herschel, célèbre astronome anglais, de prétendues découvertes faites dans la lune. Et, à cette heure, tout Paris s'arrête rue de la Paix, pour regarder un dessin représentant les arbres, les édifices, les animaux et les habitants de cette planète... Mais Dieu a mis tant d'imagination dans la création de notre monde, que M. Nicolet n'a rien pu inventer; seulement il donne aux habitants de la lune de grandes ailes de chauve-souris qu'il a placées sur leurs épaules... tu te rappelles que, dans les femmes savantes, Bélise, qui s'occupe d'astronomie, dit en parlant de la lune :

Je n'ai pas encor vu des hommes, que je crois ;  
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

Au rebours, M. Nicolet n'a pas vu de clochers, mais des hommes, et qui ne sont pas beaux du tout. Heureusement j'oublierai la mystification, et, vienne la première soirée de printems, je retrouverai la lune telle que Dieu me l'a faite.

L'hiver est revenu. Cependant, à travers les glaces de nos élégans magasins, les chapeaux et les capotes de paille se montrent déjà : ils sont aussi grands que ceux de cet hiver et dans les mêmes formes. Tu pourrais avant de les faire blanchir, si tu trouves que ton chapeau ou ta capote du printems dernier sont trop petits, acheter quelques aunes de tresse de paille pareille, et les coudre au bord des passes ; trois ou quatre rangs suffiraient. Les capotes à coulisses sont encore de mode.

Il me semble qu'il y a déjà long-tems que nous portons des tours de tête en tulle garni de blonde, si nous changions ? Par exemple : je te conseillerais deux nœuds de rubans de gaze ou de gros de Naples avec de longs bouts pendans ; au moyen d'épingles noires doubles, tu attacherais ces nœuds

les joues, ou aux bandeaux, ou aux tire-bouchons à l'anglaise, et si tu ôtais ton chapeau, au moins, tu serais élégamment coiffée.

On porte beaucoup de fichus à la pay-sanne taillés sur le modèle de la planche 2 de la III<sup>e</sup> année; je t'y renvoie, ne voulant pas te répéter toutes les sortes de façons que je t'ai déjà longuement décrites.

Il n'y a encore rien de décidé pour les robes. Attends. Les manches larges et les manches étroites se trouvent en présence : Longchamps sera le lieu du combat, et je te dirai quels vaincus seront restés sur le champ de bataille.

En attendant, tu peux travailler. Voici, sous le n<sup>o</sup> 1, le commencement d'un alphabet dans le goût de la renaissance.

Les mouchoirs n'ont plus maintenant qu'un ourlet haut d'un pouce ; en revanche, les dentelles sont plus hautes. Comme il y a une bande à lever sur la largeur de la batiste, les mouchoirs, lorsque les ourlets sont faits, ne devant être que d'une demi-aune carrée, avec cette bande, tu feras des petits cols carrés garnis d'une petite dentelle ; ou bien des manchettes hautes de deux pouces, brodées au milieu et garnies de dentelle dans le haut et dans le bas... Tu pourrais encore faire des jabots pour ton père. On les porte hauts de deux pouces, l'ourlet compris, et plissés à petits plis.

Le n<sup>o</sup> 2 est une corne de taie d'oreiller. Tu broderas ce dessin aux quatre coins, le chiffre au milieu, et tu garniras le tour de la taie d'oreiller d'une mous-seline brodée et festonnée.

Le n<sup>o</sup> 3 est un semé pour gilets, que l'on peut broder en soie gris foncé, sur casimir gris pâle, ou bien en soie de différents verts, sur casimir et satin noirs.

Reposons-nous maintenant, ma chère amie ; c'est assez travailler. Pensons aux beaux jours, aux belles nuits, qui vont venir. Et, à propos de belles nuits, quand tu verras la lune, cet astre du souvenir, dis-lui quelque chose pour moi ; de mon



côté, j'en ferai autant pour toi, je te le promets. Adieu, aime-moi bien.

J. J.

---

*Sphémérides.*

HISTOIRE.

L'an 1203, le 3 avril, le roi d'Angleterre, Jean, dit Sans-Terre, fait périr Artus, son neveu.

Après la mort de Richard, roi d'Angleterre, Jean, dit Sans-Terre, lui avait succédé au préjudice de son neveu Artus, fils de Geoffroi de Bretagne, frère aîné de Jean. Il voulut même lui enlever la Bretagne, qui lui était échue par sa mère. Artus prend les armes pour défendre ses droits; mais Jean, l'ayant battu et fait prisonnier, l'envoie à la tour de Rouen. Il tenta inutilement de lui arracher une renonciation à tous ses droits. Furieux de sa résistance, il se le fit amener dans un bateau, qui était sur la Seine et au pied de la tour; et là, le jeudi saint, il le poignarda de sa propre main, et le jeta dans la rivière, où il fut pêché le lendemain, et inhumé dans l'église de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle.

Heureusement pour l'instruction de tous les tyrans, on peut dire que ce premier crime fut la cause de tous les malheurs de Jean. La comtesse de Bretagne, mère d'Artus, fit présenter, à la cour des pairs de France, une requête signée des barons de Bretagne. Le roi d'Angleterre fut sommé par les pairs de comparaître : la citation lui fut signifiée à Londres. Le roi accusé envoya un évêque demander à Philippe-Auguste un sauf-conduit : « Qu'il vienne, dit le roi, il le peut. — Mais y aura-t-il sûreté pour son retour? demanda l'évêque. — Oui, s'il est justifié, répondit Philippe. »

Le roi accusé n'ayant pas comparu, les pairs de France le condamnèrent à mort, comme coupable du meurtre de son neveu, commis dans le ressort du royaume de France, et ils déclarèrent toutes ses terres situées en France confisquées et acquises au roi.

Philippe se mit aussitôt en devoir de recueillir le fruit des crimes de son vassal; il parut moins un conquérant qu'un juge qui punissait un coupable, qu'un héros qui vengeait la querelle des rois et de l'humanité. Il s'empara de la Normandie et la réunit à la couronne, trois cents ans après qu'elle en avait été détachée; il en fit autant de la Touraine, de l'Anjou, du Maine et du Poitou, qu'il remit sous l'autorité immédiate de leurs anciens maîtres; en sorte qu'il ne restait plus en France, au roi Jean, que la Guyenne, et bientôt après il perdit la couronne d'Angleterre par la haine de ses sujets.

« Rollou, dit Mézerai, pour s'être de » barbare fait chrétien, fut le premier » duc de Normandie, et Jean, pour être » de chrétien devenu plus méchant que » les païens, fut le dernier. »

---

*Mosaïque.*

Ce sont les bonnes mœurs et non les riches atours qui parent les femmes.

MÉNANDRE.

J'aime la maison où je ne vois rien de superflu, où je trouve le nécessaire.

PITTACUS.

Un devoir accompli est le premier de tous les biens.

CHARLES NODIER.



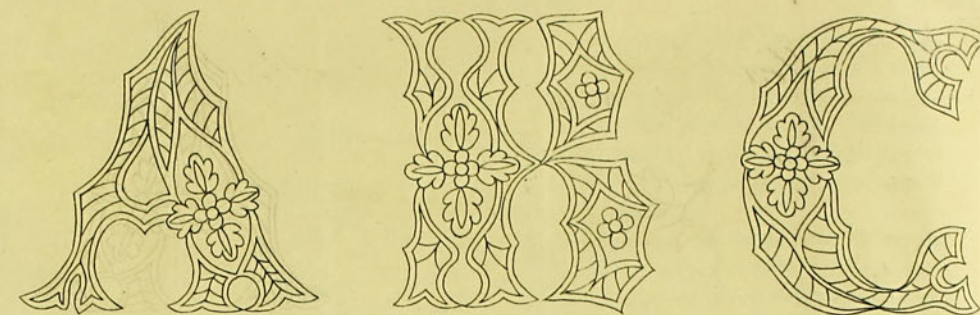


Ayuntamiento de Madrid

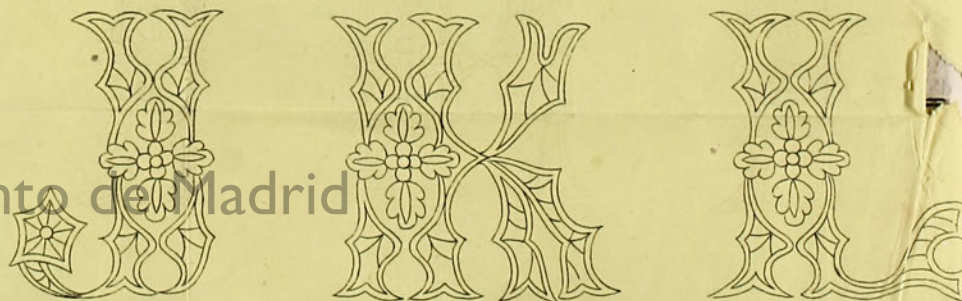
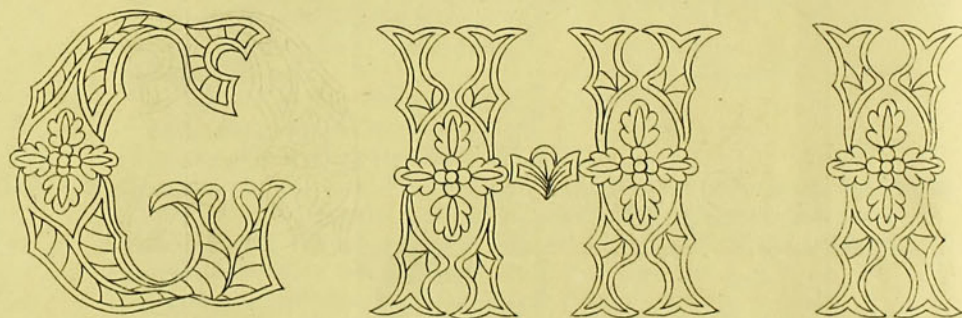
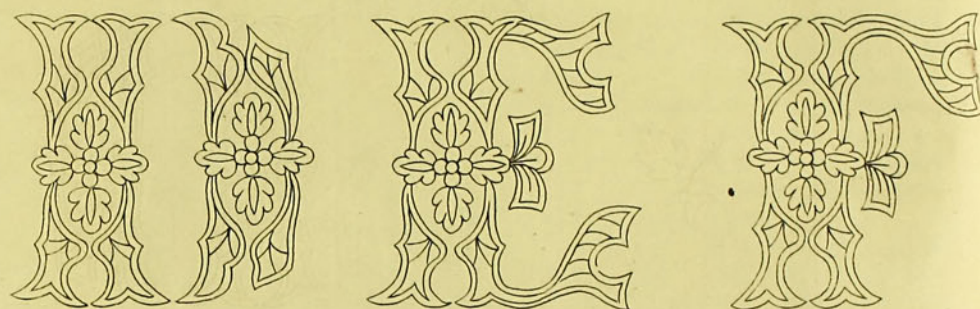




N<sup>o</sup> 2.



N<sup>o</sup> 1.





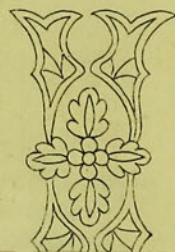
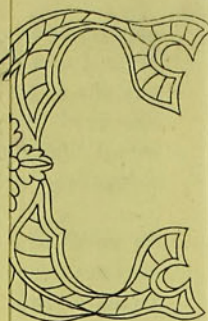
# Journal des Demeiselles

4<sup>e</sup> année.

Pl.



N<sup>o</sup> 2.







Ayuntamiento de Madrid





Revue par Aug. Thomas, d'après le tableau de Puget.

Créé par Damour.

JEANNE D'ARC.

Ayuntamiento de Madrid